

LA STIDIA

UNE COLONIE ALLEMANDE EN ALGÉRIE

Étude historique, démographique, économique

Bulletin de la société de géographie d'Alger et de l'Afrique du nord
Septième année – 1902 – 1er trimestre

LA STIDIA

Lorsque, en 1844, l'autorité militaire, sous l'énergique impulsion du Maréchal Bugeaud, entreprit de coloniser les environs de Mostaganem, l'emplacement de la Stidia s'imposa à son choix pour l'établissement d'un centre à cause de l'existence en ce point d'une fontaine, dite Aïn Stidia, peu éloignée des bords de la mer. On ne songea cependant tout d'abord qu'à capter cette source, à construire un réservoir et à l'entourer d'un massif d'arbres. Mais, de ce simple projet d'utilisation de cette eau, on passa très vite à l'idée d'un centre à créer, si vite même dans les sphères gouvernementales, que l'année même fut demandé au Directeur de l'intérieur de la province d'Oran son avis sur la possibilité de l'installation d'un village à la Stidia, et que ce fonctionnaire ne put que répondre qu'il n'existait dans ses archives aucune étude, aucun document, lui permettant de se prononcer.

Une commission d'enquête fut donc nommée ; elle déposa son rapport le 1^{er} octobre 1846. Elle émettait une opinion nettement favorable, après étude attentive des eaux, du sol, des conditions de salubrité et de sécurité, de la facilité des transactions commerciales. Cette étude fort documentée est un précieux témoignage à consulter ; car si elle nous permet de comprendre quelques-unes des difficultés auxquelles va se heurter le développement de ce centre, elle nous indique aussi les raisons pour lesquelles il devait nécessairement prospérer.

Le Pays

La raison déterminante de l'établissement du village au lieu dit la Stidia fut donc la présence d'une source en cet endroit ; de Mazagran à la Macta, sur une distance de près de 30 km, on ne rencontrait de l'eau que sur un autre point très proche de Mazagran : Aurca. L'Aïn Stidia s'échappait du flanc de la montagne en différents filets ; pour les recueillir, force fut au génie d'exécuter quelques travaux qui mirent à nu un banc d'argile assez épais sur lequel elle glissait. Son débit était peu abondant : « la source, au moment le plus défavorable de l'année, il est vrai, n'a donné qu'un débit de deux litres par seconde ; Ce débit correspond à un volume d'environ 17 200 litres en 24 heures. » Et le rapport calculait que cette quantité d'eau ne pouvait alimenter qu'une population de 1,000 habitants avec 500 têtes de gros bétail et que le surplus serait à peine suffisant pour irriguer un maximum de 10 hectares.

Toutefois les commissaires enquêteurs laissaient entendre que le banc d'argile qui donnait naissance à la source se poursuivait à droite et à gauche et que la découverte de filtrations du même genre était probable : cette espérance s'est réalisée en partie ; car, depuis lors, non loin de la source ancienne, d'autres filets ont été captés qui ont augmenté sensiblement la quantité d'eau dont disposent les habitants actuels. Sur la place du village, l'eau coule dans de larges et longs bassins, servant d'abreuvoir ; le lavoir est bien alimenté, enfin chaque famille a l'eau nécessaire à ses besoins. Cependant l'irrigation reste impossible sur de grands espaces ; seuls les jardins sont arrosés.

La quantité d'eau, sans être insuffisante, n'est donc pas assez abondante pour être d'une utilité véritable à l'agriculture ; la qualité la rend de plus assez désagréable comme boisson : « elle est insipide plutôt que saumâtre, disait le rapport ; elle dissout le savon difficilement, ne cuit pas bien les légumes secs. Malgré cela, elle n'est pas malsaine, car les soldats qui sont campés autour de la fontaine la trouvent délicieuse, quand ils y sont habitués, et aucun ne s'en trouve incommodé ». Les habitants de la Stidia ont même goût que les soldats ; ils se contentent parfaitement de cette eau

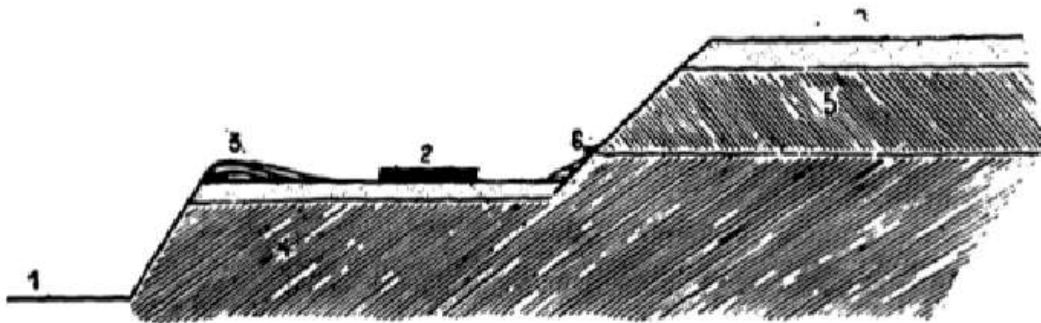
et ont même refusé de faire intervenir la commune dans les frais d'établissement de la conduite qui doit amener les eaux de Mazagran à Arzew. Dans toute la région, entre ces deux points, même dans le massif d'Arzew, l'eau est légèrement saumâtre, et pour distribuer de l'eau douce à tous les centres européens, on a tout dernièrement entrepris de faire venir les eaux de Mazagran à Arzew par une conduite longue de 40 à 50 kilomètres ; Les Stidiens, qui tiennent à leur eau, n'ont pas voulu de celle qu'on leur présentait, suscitant même des difficultés pour le passage de la conduite dans leurs communaux. Il est équitable de reconnaître que du moment où on a eu capté les derniers filets, leur eau a été moins mauvaise. Ajoutons que le goût des étrangers n'est pas celui des colons de la Stidia, qu'autrefois les passagers ne s'arrêtaient pas pour ne pas avoir à se désaltérer à cette halte et qu'actuellement un hôtelier s'est assuré une bonne clientèle en faisant venir de l'eau douce, chaque jour, par le courrier.

Comme topographie générale, les environs de la Stidia affectent la forme de deux plateaux, s'étageant en terrasses au-dessus de la mer et sur lesquels on s'élève par des talus rapides.

Du sommet du premier talus jusqu'à l'extrémité Sud du village, en se dirigeant vers la source, le terrain est à peu près plat sur un parcours de 700 à 800 mètres ; toutefois le bourrelet des dunes bordières domine de quelques mètres la surface de ce premier plateau, de telle sorte qu'il ressemble en réalité à une vallée dont le fond serait à peine accusé. Quand on vient de Mazagran ou de la Macta par la belle route qui traverse tout le pays, on perçoit peu ce vallonnement ; il faut s'élever sur les hauteurs qui courent au Sud parallèlement à la côte. La vue y est splendide ; si les regards se portent vers le Nord, ils embrassent la merveilleuse baie d'Arzew aux contours presque géométriques avec sa ceinture de villages qui en couronnent les bords bleus de points d'une éclatante blancheur : Port-aux-Poules, Dumesme, Saint-Leu, Sainte-Léonie, Arzew, etc ; Si on les retourne en arrière, on aperçoit au loin, à travers la buée du matin les lignes indécises où finit l'immense plaine de la Macta. A droite, à gauche, des ondulations du plateau, quelques mamelons boisés ou couverts de cultures ; aux pieds enfin, très près, le village de la Stidia avec ses petites maisons basses, couvertes en terrasses, ses larges rues, ses quartiers symétriquement disposés et dont les bruits matinaux vous parviennent indistinctement, mêlés aux chants des alouettes qui prennent leur vol vers le ciel. Le village s'étend sur le premier plateau, qui, vu d'en haut, resserré entre les collines

et les dunes, ressemble bien à une longue et étroite vallée, sinueuse comme la côte.

Sous leur revêtement de plantes et d'arbustes, se laisse deviner la formation géologique de ces deux terrasses ; elle nous expliquera cette topographie générale et l'apparition de la source au pied du second talus. Partout dans la région de Mostaganem et s'étendant fort loin sur les bords de la vallée du Chélif, le géologue retrouve le terrain sahélien, avec ses marnes, ses argiles, entrecoupées de quelques couches de grès ; ce terrain renferme de nombreux cristaux de gypse, et les eaux qui glissent sur ces marnes, s'imprègnent plus ou moins de sel ; de là le goût saumâtre des eaux de la Stidia et de celles de toute la région. Ces marnes sahéliennes sont légèrement inclinées et s'enfoncent sous la mer. Elles constituent le substratum général, l'ossature des deux plateaux, dont l'émergence au-dessus de la mer a du avoir lieu vraisemblablement à des âges différents. Le pied du second talus marque à n'en pas douter la bordure d'un ancien rivage.



(1. Mer. — 2. La Stidia. — 3. Terrains quaternaires : sables. — 4. Terrains sahéliens : marnes. — 5. Terrains pliocènes : roches calcaires et gréseuses. — 6. Source).

Le premier de ces plateaux est élevé d'une cinquantaine de mètres au-dessus de la mer ; le second d'une centaine.

La surface de l'un est recouverte par des terrains quaternaires, sables, humus, argiles délitées : c'est la partie cultivable et très riche. On n'y rencontre pas d'arbres près du village. Sur une longueur de vingt kilomètres, partout le même sol rouge, le sable siliceux ayant été coloré par l'humus et un peu d'oxyde de fer. Ce terrain léger, meuble, se prêtait à toutes les cultures, et pour peu que le colon fut actif, laborieux, intelligent, il rendrait de splendides moissons. Aujourd'hui, après plusieurs années de

culture et quoiqu'il ne lui soit pas restitué sous forme d'engrais ou d'amendements tous les éléments qui lui sont enlevés, la terre reste féconde ; chaque année, elle se couvre d'une végétation merveilleuse. Mais il y avait un danger qu'on n'a pas évité. Il eut été prudent de ne point toucher au revêtement d'arbustes qui couvraient les dunes et fixaient les sables ; on a tout défriché et cultivé et maintenant, quand les vents violents soufflent de la mer, les sables sont emportés, même la couche superficielle de la terre arable, l'humus, est enlevée ; on est même obligé de protéger les premiers bourgeons de la vigne par des sillons de seigle, semés entre les rangs de ceps. Même phénomène se produirait du côté de la forêt de la Macta, si l'administration forestière ne surveillait sévèrement cette partie des dunes. Il y avait aussi un autre danger à prévenir en asseyant les fondations des édifices publics un peu lourds, celles de l'église en particulier sur le sous-sol marneux ; il était à prévoir, si l'on ne prenait pas des précautions, que des glissements se produiraient. Dernièrement, par mesure de précaution, on fût obligé d'interdire la célébration des offices dans cette mesure qui menace ruine. Que d'erreurs analogues ont été commises dans la construction de plusieurs centres algériens, par suite d'études géologiques insuffisantes !

Ces mêmes marnes sahéliennes supportent bien aussi le second plateau, mais elles sont couvertes par des couches de calcaire et de grès, dues à l'époque pliocène. Ces roches pointent sur les pentes septentrionales, près de la source. Au-dessus de ces rochers, mêmes terrains quaternaires sablonneux que dans le bas. Or ces sables du quaternaire, ces calcaires et ces grès du pliocène forment comme une éponge ; essentiellement perméables et disposées horizontalement, elles se laissent traverser par les eaux qui forment à leur base, à leur contact avec les marnes, une nappe aquifère, ce qui le prouve, c'est que sur le plateau, dans la direction de Noisy-les-Bains, quelques puits ont donné de l'eau et, si l'on a la précaution de ne pas pousser le sondage jusqu'à l'argile, l'eau n'est pas saumâtre. A la Stidia ces mêmes eaux ont déjà glissé sur les argiles, les ont plus ou moins pénétrées et s'y sont chargées de sel. Selon toute vraisemblance, on aurait pu l'obtenir moins saumâtre et plus abondante, si on avait poussé les recherches plus profondément et avec plus de méthode scientifique. Au moment de la création du village, le plateau supérieur à cause de la nature de ses roches, était très boisé, couvert de broussailles et de lentisques énormes. Le défrichement fut pénible ; mais les premiers immigrants,

dénués de toutes ressources, trouvèrent dans ce bois qu'ils allaient vendre à la ville voisine de quoi ne pas mourir de faim. Les collines se déboisèrent rapidement, et comme le sol en était très léger, les tempêtes, les bourrasques furieuses du Nord-Ouest, dénudèrent ces roches. Aujourd'hui encore quelques témoins, sortes de pyramides de sables, plus agrégés, plus compacts, nous font comprendre le danger de ce déboisement imprudent, et il n'est que temps d'y remédier. Comme la plupart de ces terrains font partie des communaux, ne serait-il pas sage de la part de la commune d'y faire planter quelques arbres : oliviers, amandiers ou même des pins ?

La présence d'un écran montagneux au Sud abrite la vallée des vents du Sud, celle des dunes au Nord la défend contre la première atteinte des vents de mer. Son orientation Est-Ouest est au surplus très favorable ; elle y maintient une aération parfaite, soit par les vents d'Ouest qui soufflent souvent pendant l'hiver, soit par les vents d'Est dont le régime est si régulier pendant l'été. Pour les eaux, elles ruissellent sur les pentes vers les parties basses sablonneuses et s'y perdent rapidement : pas de marais stagnants aux environs. Toutefois, lorsque les pluies tombent en trop grande abondance, la surélévation des « lunes leur enlève toute issue vers la mer, et elles séjournent quelque temps dans les dépressions. De plus tout autour du village, le génie avait creusé des fossés destinés à servir de remparts et aussi de voies d'écoulement pour les eaux ; il avait amorcé à la porte Sud, un canal qui, longeant la route, les conduisait à la mer. Or fossés et canal se sont comblés ; et les eaux n'ayant plus d'issue croupissent près du village : elles risquent d'y développer des épidémies. Ce danger signalé que quelques travaux peuvent faire disparaître, la Stidia ne laisse rien à désirer à ce point de vue de la salubrité.

A cette salubrité, elle ajouta de bonne heure la facilité des communications. Déjà à l'époque où les premières maisons furent construites, il existait une route de Mostaganem à Arzew ; elle traversait le village, mais elle était ouverte seulement jusqu'à la Macta, et de plus nullement empierrée. Telle quelle, elle suffisait aux premiers besoins des colons. Combien de centres algériens à leur naissance se seraient contentés d'une voie pareille ! Cette route se tenait à peu de distance des bords de la mer ; trait d'union entre deux villes commerçantes, elle devait être très fréquentée. Et la Stidia serait le gîte d'étape indiqué, l'auberge où s'arrêteraient les rouliers.

On espérait même que cette facilité des communications développerait des industries et on réserva dans le village des lots pour les industriels. Évidemment on se trompait ; car la proximité d'une ville comme Mostaganem défiait toute concurrence. Aussi, quoique les routes aient été améliorées, que d'autres aient été tracées vers Noisy, la Stidia est restée ce qu'elle devait être un simple centre agricole et un relais pour les diligences. Tous les jours et plusieurs fois par jour, sur la route passent des courriers qui relient le village à Mostaganem ou à la station de la Macta sur la ligne Arzew-Salda.

D'ailleurs la distance de la Stidia à Mostaganem (17 km) n'est pas si grande que les colons ne puissent porter eux-mêmes leurs produits dans cette ville. Aussi comprend-on mal que, dans cette position privilégiée, sur un sol si meublé, et avec îles transactions aussi commodes, des cultures riches ne se soient pas implantées dans la région, celle des primeurs par exemple. Dans ces primeurs en effet est l'avenir de toute la zone littoraliennne de l'Algérie, surtout quant à proximité quelque ville importante en relations régulières avec la métropole offre des moyens faciles et sûrs d'embarquement.

Le climat de la Stidia serait-il défavorable ? En 1846, les statistiques climatologiques faisaient défaut ; d'ailleurs cette étude exige de nombreuses données et il n'est pas étonnant que le rapport de la commission d'enquête soit demeuré muet sur ce sujet.

Mais depuis des stations météorologiques, créées à Arzew et à Mostaganem, ont recueilli de nombreux documents sur le climat de ces deux villes dont ne peut différer sensiblement celui de la Stidia toute voisine. Les températures moyennes de ces deux villes sont pour chaque mois :

VILLES	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septem.	Octobre	Novemb.	Déc.
Arzew	10,9	11,7	15	15,4	18,7	21,7	23,6	24,1	21,8	18,7	14,8	12,4
Mostaganem	10,4	10,6	12,8	15,0	17,8	20,4	23,5	23,9	21,2	17,3	12,9	10,0

La chaleur est donc un peu plus élevée à Arzew qu'à Mostaganem, d'abord parce que cette dernière ville est bâtie à une altitude de 80 m tandis

que la première n'est qu'à 20 m ; puis l'une est balayée par les vents d'Est et d'Ouest ; l'autre, protégée par le massif du Cap Falcon ne subit pas l'influence rafraîchissante de ces grands courants aériens. Le climat de la Stidia doit se rapprocher beaucoup plus de celui de Mostaganem que de celui d'Arzew ; altitude intermédiaire de 46 m, orientation Est-Ouest de la vallée, aération parfaite, terrain sablonneux, tout concourt à rendre la température plus régulière qu'à Arzew. Quant aux maxima et aux minima extrêmes, dont l'observation est si importante quand il s'agit d'agriculture et de culture maraîchère, le voisinage immédiat de la mer nous est un sûr garant qu'ils ne s'élèvent ni s'abaissent assez pour nuire à la végétation.

Les précipitations pluviales ne paraissent très abondantes ni à Arzew, ni à Mostaganem, mais elles suffisent pendant la période hivernale.

VILLES	Janv.	Févr.	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept.	Octob.	Nov.	Déc.	TOTAL
Arzew	91,1	88,0	45,5	47,8	16,0	10,4	10,0	17,5	30,5	25,1	42,0	51,5	475,4
Mostaganem	65,7	67,8	63,0	42,5	28,1	13,7	3,2	2,3	20,4	57,4	76,9	80,1	521,1

Ces moyennes mensuelles calculées d'après toutes les observations recueillies, ne laissent pas que de faire ressortir une sensible différence dans la répartition des pluies le long de cette baie. Arzew serait beaucoup plus favorisé par les pluies d'hiver et n'en serait pas dépourvu même pendant les mois d'été, mais la quantité d'eau qui y tombe ne s'élève qu'à 475,4 mm une des plus faibles du littoral algérien. Mostaganem recevrait ses précipitations pluviales les plus abondantes en automne, mais en manquerait presque totalement en été, ce qui au demeurant est le cas de la majeure partie de l'Algérie ; la tranche de pluies y atteint 521,1 mm. Exposée comme Mostaganem aux vents d'Ouest et du Nord, les vents pluvieux dans cette partie de l'Afrique, et peu éloignée de cette dernière ville, la Stidia qui n'a cependant ni son altitude, ni derrière elle un massif montagneux aussi élevé reçoit probablement une quantité de pluies annuelle légèrement inférieure. La grêle y est rare ainsi que dans toute l'Oranie, circonstance heureuse pour les cultures délicates et pour la vigne. Mais les bourrasques s'engouffrent avec violence dans cette baie largement ouverte. Si Arzew est protégée contre ceux de l'Ouest, la Stidia et Mostaganem les subissent dans toute leur intensité et rien ne les défend non plus contre les

tempêtes du Nord ; alors même que l'habitude de cultiver les primeurs s'établirait à la Stidia, de toute nécessité, il faudrait les protéger par des haies vives de roseaux ou par tout autre moyen.

Elles n'ont d'ailleurs quelques probabilités de s'implanter dans la commune que si la sécurité des personnes et des biens y est assurée. Non pas que cette sécurité ait été menacée ou le soit plus actuellement que sur tout autre point de la colonie ; la proximité de Mostaganem, la fréquentation de la route, l'absence de toute agglomération musulmane compacte et turbulente dans les environs, l'existence d'une immense plaine au Sud-ouest, derrière ce Sahel sans largeur, faisaient bien espérer de l'avenir, lors de la création.

Différents douars entouraient son territoire ; ils appartenaient soit aux Hadards de Mazagan, soit aux Ouled Kamdan de la tribu des Medjhers, soit aux Abid Chéragas. La commission d'enquête insistait sur la fidélité et le dévouement au moins apparents de ces populations indigènes ; elle remarquait qu'une année auparavant, au moment de l'apparition de Bou Maza aux portes de Mostaganem la tranquillité sur la route d'Arzew n'avait jamais été troublée et elle en cherchait la cause dans les rapports que ces tribus entretenaient avec Mostaganem, dans les bénéfices qu'elles y réalisaient par la vente de leurs denrées ; quoi qu'il en soit de ces raisons, la sécurité n'a jamais été compromise du moins en ce qui concerne les personnes. Mais pour étendre et diversifier les cultures, un centre agricole a un impérieux besoin d'une autre sécurité, la sécurité des biens. Or, lorsqu'on parcourt les campagnes algériennes, on a l'impression très nette que cette dernière forme de sécurité n'est pas entière ; les colons ne se livrent qu'aux cultures qui ne peuvent être volées ; les jardins, les arbres fruitiers se renferment dans l'enceinte du village ou se tapinent le long des fossés ou des remparts. A la Stidia, bien des fois en vingt quatre heures, il m'a été affirmé que les vols étaient nombreux et que même dans le village, une garde de nuit exécutait de fréquentes patrouilles pour écarter les maraudeurs indigènes.

Parfois la disposition du périmètre de colonisation est un obstacle à une surveillance effective : c'est le cas pour la Stidia, dont le territoire se prolonge à l'Est et à l'Ouest sur 6 kilomètres environ. Il ne pouvait en être autrement ; les meilleures terres sont situées dans cette vallée sans largeur et, pour avoir une superficie assez vaste, il était de toute nécessité de constituer ainsi en un long et étroit ruban ce territoire, d'autant plus que les

terres appartenait au Beylik ; lorsqu'on les affecta à la colonisation, le bureau arabe les louait aux Hadards de Mazagran et aux Coulouglis de Mostaganem. L'emplacement du village, bien qu'imposé par la proximité de la source, occupait le centre de ce périmètre. On lui attribua une surface de 12 hectares avec une enceinte de 1940 m. Ainsi que dans tous les centres construits par le génie, la disposition géométrique est partout frappante. Quatre portes, une place centrale très vaste servant de champ de foire, où sont groupés tous les édifices publics, de petites places à chaque intersection de rues, puis des maisons construites sur le même modèle, couvertes en terrasses et des jardins spacieux attenant aux habitations, des rues larges de 8 à 10 mètres, trop larges même, où l'herbe envahit les côtés, de grands bassins sur la place au long lavoir bien cimenté et couvert, partout on retrouve l'amour de la symétrie qui fatigue même à la fin, et on se prend à regretter les rues tortueuses et pittoresques de nos villages français. Au dehors de l'enceinte, dans l'allotissement des terres, pareille division géométrique : de chaque côté de la route, de grands rectangles découpent la vallée. Tout colon recevait de 10 à 12 hectares, dont 7 pris dans la plaine, 3 ou 4 sur le plateau et le reste dans le village : c'était bien peu pour réussir, car les familles étaient nombreuses. On se montre plus généreux de nos jours. Ces lots n'étaient pas d'un seul tenant ; animée par une pensée de stricte justice, l'autorité militaire avait voulu donner à chacun une part des terres d'excellente qualité, une des médiocres, une part des terres rapprochées du village, une des éloignées. Les lots furent donc composés de plusieurs terrains disséminés. Les concessionnaires s'en plaignent encore de nos jours, alléguant que la surveillance est moins facile et le travail plus pénible. Il me semble que très judicieuse avait été la mesure et qu'elle a réservé l'avenir. Constituer de grandes propriétés, des latifundia, eût été singulièrement plus facile, si les lots primitifs avaient été d'un seul tenant. De quelles conséquences désastreuses pour le maintien de la petite propriété et pour le peuplement n'aurait-on pas payé un faible avantage économique ? A la Stidia, il ne se trouve encore aucune grande ferme hors du village ; excepté toutefois sur le territoire des Abid Cheraga, chez lesquels, par achat de terrains indigènes, voisins les uns des autres, il a pu s'en établir une.

Eau suffisante et passable, terrain meuble et fertile, salubrité parfaite, facilité assurée des communications, sécurité aussi complète que possible pour les personnes, petites concessions de 10 hectares avec maison et

jardin, telles furent les conditions premières de rétablissement de la Stidia. Quelques-unes se sont améliorées depuis cette époque.

Le climat mieux connu a été jugé favorable, les moyens de communication se sont multipliés et sont devenus plus rapides, l'eau coule plus abondante. N'étaient-ce pas là autant de causes matérielles, qui faisaient présager dès le début et assuraient dans la suite le succès du peuplement de ce centre, malgré la faible étendue des terrains concédés, et peut-être aussi malgré d'autres éléments défavorables, résultant de l'état de la population qu'on allait y installer ?

Le Peuplement

Le rapport sur le projet de création d'un village à la Stidia ne fut déposé que le 1^{er} octobre 1846. Or, dès le 11 juin de cette même année, le préfet du Nord transmettait au Ministre de la Guerre en France, une pétition de 65 familles allemandes qui demandaient d'être dirigées sur l'Afrique pour y prendre part aux travaux de colonisation. Il insistait sur l'urgence qu'il y avait à prendre une décision : « *Il importe de les faire évacuer Dunkerque où, malgré leur bonne conduite, l'autorité locale se préoccupe de leur misère et de leur encombrement autant dans l'intérêt de la police que sous celui de la salubrité publique.* » Enfin il exprimait le désir que le gouvernement prit des mesures pour empêcher de semblables immigrations sur le territoire français.

D'où provenaient ces émigrants et qu'est-ce qui les avait poussés à se rendre à Dunkerque ? En compulsant les registres de l'État-Civil et en interrogeant les plus vieux colons de la Stidia, il nous a été possible de découvrir leur lieu d'origine, les dossiers étant muets à cet égard. Presque tous étaient originaires de la Prusse Rhénane, des environs de Trêves, tout près de la frontière Lorraine. Quelque temps auparavant, des agents avaient parcouru ces régions et promis aux paysans de les transporter à peu de frais au Brésil, ou se fondaient de nombreuses colonies allemandes ; beaucoup, séduits par les descriptions enthousiastes qu'on leur récitait complaisamment, par le bon marché des passages, enfin par l'espoir de faire fortune en Amérique, avaient réalisé leur modeste avoir et gagné Dunkerque, le port d'embarquement désigné. Là, revenant sur leurs promesses, les courtiers avaient augmenté les prix de passage, et parmi les émigrants seuls les plus fortunés partirent, les autres restèrent ne sachant où aller, dépensant rapidement leurs maigres économies, encombrant les quais et les quartiers de Dunkerque. On parlait de la colonisation de l'Algérie, et, ils avaient résolu d'adresser une pétition au gouvernement français pour être transporté en Afrique puisqu'ils ne pouvaient plus espérer gagner l'Amérique.

Au reçu de cette demande, le ministre de la guerre voulait faire répondre immédiatement que par suite de la composition des familles, de l'insuffisance de leurs ressources et en raison des frais considérables de leur voyage à travers la France, il lui était impossible d'autoriser leur passage en Algérie ; mais, sur ces entrefaites, le conseil des ministres fut saisi de la question, le lieutenant-général de la Moricière consulté assura que les étrangers trouveraient à se placer à Oran, soit comme simples ouvriers, soit comme concessionnaires, et on résolut de les envoyer en Algérie. Une lettre du ministre au maréchal Bugeaud, datée du 4 juillet 1846, l'informa de cette décision ; 65 familles, comprenant 339 individus, allaient être dirigées sur Marseille pour y être embarquées. En même temps le ministre de l'intérieur écrivait à son collègue de la guerre, dont le département avait été chargé des frais de transport, pour le prier de hâter le plus possible leur départ.

Le maréchal Bugeaud se trouvait à Paris lorsque le ministre de la guerre l'avertit de la décision du gouvernement. Dans la lettre qu'il écrivit au général chargé de l'intérieur à Alger, il s'en montre fort peu satisfait. « *Il aurait mieux valu sans doute, dit-il, faire les mêmes frais d'installation et d'alimentation pour des familles françaises et surtout pour un certain nombre de ces braves sous-officiers et soldats qui s'offrent pour coloniser le pays qu'ils ont conquis.* » On reconnaît là une des idées qui lui furent chères : la colonisation militaire de l'Algérie. Toutefois puisque le ministère avait résolu d'accueillir cette population, le maréchal comprend qu'il lui a imposé l'obligation de pourvoir à ses besoins présents et d'assurer son existence future. Et il prescrit les mesures les plus minutieuses pour l'installation de ces immigrants, donne des conseils sur le choix des centres, en appelle au patriotisme des soldats et des officiers pour la réussite de cette œuvre. Cette lettre nous apprend aussi que le nombre des émigrants allemands s'est notablement accru (il s'agit maintenant de plus de 200 individus) et que le choix des villages où ils seront établis n'est pas encore fixé.

Le 14 septembre, une note adressée à la direction des affaires de l'Algérie par le ministère de la guerre précise ces renseignements. On s'est décidé à faire effectuer par mer le trajet de Dunkerque en Algérie. Les navires, nolisés par l'État à cet effet, ont embarqué 869 individus dont 325 âgés de moins de 12 ans et 544 de 12 ans et plus. Il est vraisemblable que le bruit de ces départs s'était répandu en Allemagne, car de nouveaux émigrants affluaient à Dunkerque ; 400 étaient à Ostende, prêts à se mettre

en marche pour la France ; 800 autres étaient sur le point de franchir la frontière prussienne vers Aix-la-Chapelle. Aussi, cinq jours après l'embarquement, le ministre de la guerre écrit à son collègue des affaires étrangères pour le prier d'intervenir auprès des gouvernements allemands à la seule fin d'arrêter ce mouvement d'émigration : ordre fut donné de refuser l'entrée en France aux Prussiens qui se présenteraient pour aller en Algérie et de reconduire à la frontière ceux qui l'avaient déjà franchie. Ainsi fut arrêté le mouvement qui prenait déjà d'assez grandes proportions.

Cependant ceux qui avaient été embarqués continuaient leur route vers l'Algérie. Ils étaient partis sur cinq bateaux affrétés par l'État, à destination de Mers-el-Kébir, c'étaient :

1° *Le brick La Paine qui arriva le premier : 224 individus embarqués, 5 décédés en mer, 219 débarqués.*

2° *Le Père Courageux, 161 individus embarqués, 7 morts, 154 débarqués.*

3° *Le Cupidon, embarqués 142, morts 3, débarqués 139 :*

4° *Le Valin, embarqués 138, morts 7, débarqués 131.*

5° *La France, embarqués 205, morts 5, débarqués 200. Trois enfants étaient nés en route.*

Longue et pénible fut la traversée. Aussi, dès l'arrivée, y eût-il de nombreux malades et quelques décès : 6 enfants en bas âge et 2 vieilles femmes moururent. Une quarantaine d'hommes entrèrent à l'hôpital militaire, trente femmes ou enfants furent parqués dans une infirmerie provisoire. Il faut bien avouer que la saison était peu favorable : en Algérie le mois de septembre est chaud et humide. Cependant les soins ne manquèrent pas complètement aux nouveaux arrivants ; on les logea dans de grandes baraques militaires, construites sur un beau plateau, au bord de la mer entre le port de Mers-el-Kébir et les bains de la reine. Puis, avant de les diriger vers les villages qu'ils devaient peupler, l'administration se décida à procéder à leur recensement complet, afin de déterminer la composition des familles, la profession des individus, leurs capacités, leurs ressources. Il semblera assez étrange que pareille préoccupation ne soit pas venue avant leur embarquement et il est regrettable qu'un document de cette valeur ait été égaré, à moins que, comme beaucoup d'autres, il soit enfoui dans les archives du ministère de la guerre à Paris.

Où allait-on envoyer ces colons allemands ? A cette époque, les considérations militaires primaient toutes les autres. Or, dans les sphères

militaires, la prise de possession effective de l'Oranie devait s'appuyer sur notre installation incontestée dans un triangle dont la base était la côte et le Sahel entre Oran et Mostaganem. Ouvrir sur cette côte et dans ce Sahel des routes militaires, y multiplier les centres, occuper ainsi fortement le pays, de telle sorte que les travaux militaires viennent en aide à la colonisation et réciproquement, voilà le but poursuivi. On travaillait alors à tracer une route de Mostaganem à Arzew et d'Arzew à Oran. Sur cette route seront placés les futurs centres allemands et ainsi furent choisis la Stidia à 4 lieues de Mostaganem et Muley-el-Magoug (appelés plus tard Sainte-Léonie du prénom d'une fille du Maréchal Bugeaud) à 7 kilomètres d'Arzew. On songea même à mettre quelques familles à Ain—el—Djer à 3 lieues d'Oran, mais, comme en ce temps, le pays n'était pas sûr et que les villages devaient être assez peuplés pour pouvoir se défendre au besoin eux-mêmes pendant quelque temps, on s'en tint aux deux premiers ; la Stidia recevrait 80 à 90 familles, Muley-el-Magoug 40.

Le temps pressait. On était au 9 octobre. Séjournant trop longtemps à Mers-el-Kebir, ces familles prussiennes dépensaient leur argent, se décourageaient et la saison favorable aux travaux passait.

D'autre part le gouverneur avait recommandé de les retenir à Mers-el-Kebir, jusqu'à ce que leur installation provisoire fût bien assurée dans les centres futurs. Or, la commission d'enquête pour la Stidia, venait à peine de déposer son rapport ; un bataillon, fournissant 280 travailleurs, n'y était installé que depuis le 26 septembre. Cependant quelques familles prussiennes y avaient été envoyées et elles fournissaient à la main-d'œuvre militaire 17 ouvriers d'art dont on payait le travail au même tarif que celui des ouvriers militaires. En présence de ces exigences de la situation et des instructions contraires du Gouverneur, le maréchal de camp, commandant par intérim la province d'Oran, d'Abouville, ne sait où donner de la tête. Il fait part de ses hésitations au ministre.

Nouvelle lettre le 25 octobre. La situation s'améliore. D'Abouville rentre d'une inspection. Il a trouvé les travaux de terrassements très avancés ; on commence à cultiver les jardins et les arabes vont bientôt ensemer les terres. Le mauvais état de la mer a cependant empêché depuis quelques jours de faire parvenir sur le terrain les dernières familles qui restent à Mers-el-Kebir.

Enfin une dernière lettre de d'Abouville, datée du 8 novembre, nous annonce l'arrivée de tous les colons prussiens à la Stidia, il n'était que

temps ; car il y est dit : « *L'état sanitaire des colons établis à la Stidia est excellent. Quant à ceux qui viennent d'y arriver, leur état sanitaire est peu favorable. Cette population se perdait à Mers-el-Kebir dans l'oisiveté, le découragement et aussi la débauche ; je pense qu'une fois sur son terrain, elle travaillera et se rétablira rapidement.* »

Cette appréciation défavorable sur l'état physique et moral d'une partie de la colonie allemande est confirmée par un dernier rapport du maréchal Bugeaud. A peine revenu en Algérie, le maréchal avait tenu à constater par lui-même où en étaient les travaux exécutés à la Stidia et quelle était cette population allemande qu'on lui avait envoyée, qu'on lui avait imposée, qu'on avait préférée à ses soldats laboureurs. Il consacra une journée entière, celle du 20 novembre, à l'inspection minutieuse de ce village en formation, et, encore sous l'impression première de ce qu'il vient de voir, il écrit à 10 heures du soir du village même de la Stidia la très curieuse lettre que voici et que nous reproduisons in-extenso à cause de son intérêt tout particulier :

« *Monsieur le Ministre,*

« *Je viens de consacrer un jour entier à l'inspection minutieuse de l'établissement des Prussiens à la Stidia.*

J'ai été en général très satisfait des travaux exécutés par les troupes et de toutes les dispositions paternelles et de bonne administration prises à l'égard des malheureuses familles qui ont été jetées sur le sol africain.

J'ai trouvé des fours à chaux et un four à briques en pleine activité. On fabrique aussi du plâtre, des tuiles creuses, des tuyaux de fontaine et même on a commencé de la poterie avec une terre qui paraît excellente et qui sera, je le crois, propre à la faïence. Plusieurs carrières de moellons et de pierres de taille sont ouvertes et donnent de très bons matériaux. L'enceinte de cet immense village est faite aux deux tiers ; une bonne route est pratiquée presque jusqu'à la mer pour aborder à un petit débarcadère par où, avec quelques travaux, on pourra recevoir avec moins de frais des bois de construction.

Le bataillon chargé des travaux a fait un beau jardin qui est déjà presque tout ensemencé, en vue de fournir aux Prussiens beaucoup de plants de légumes. La plupart des jardins des colons commencent à être en culture et on remarque déjà quelques semences levées. Enfin environ 240 hectares ont été ensemencés en orge et en froment par des corvées arabes sous la direction du bureau arabe de Mostaganem.

J'oubliais de vous dire que plusieurs maisons commencent à sortir de terre et que deux sont prêtes à recevoir la couverture.

On n'a pu commencer que très tard la construction des maisons parce qu'il fallait au préalable avoir créé les fours à chaux et extrait de la pierre. À présent que cette installation préparatoire est faite, les constructions marcheront beaucoup plus vite, mais quelle que soit l'activité qu'on y mette, on n'achèvera pas avant quatre mois la construction d'une centaine de maisons.

Dans des vues d'économie et d'accélération du travail, j'ai décidé contrairement à l'avis du conseil d'administration que les maisons seraient couvertes en terrasses à la manière des Maures. Le grand avantage de cette méthode est que, plus tard, les familles quand elles auront quelques ressources pourront élever leurs maisons d'un étage et que la terrasse actuelle pourra servir de plancher à cet étage. Si l'on eut continué à couvrir en tuiles, il aurait fallu des bois plus longs et l'on eut été contraint de faire venir des tuiles d'Espagne ou d'attendre fort longtemps la fabrication de la tuilerie que nous avons établie sur les lieux, tandis que l'on aura tout de suite les terrasses et qu'elles coûteront moins que les tuiles.

J'arrive à l'examen de la population de cette colonie :

Pendant que j'inspectais les travaux, j'avais ordonné que les familles prussiennes fussent réunies en groupes séparés en avant de leurs baraques.

Vous savez, Monsieur le Ministre, que je n'avais vu arriver les prussiens qu'avec une extrême répugnance. Je présumais bien que, puisqu'on n'avait pas voulu les embarquer pour l'Amérique, les familles étaient mal composées et surtout fort misérables. Hélas ! Mes suppositions étaient encore bien loin de la réalité. Je ne puis vous exprimer le sentiment pénible que j'ai éprouvé en voyant ces malheureux. Sur 467 individus qui sont à la Stidia, il n'y a que 84 hommes. Encore si c'étaient des hommes vigoureux ! Mais, pour la plupart, ils sont faibles et maladifs ; beaucoup ont les yeux très malades ; presque tous ont les membres décharnés et les muscles de la face ont presque disparu. C'est à peine si, parmi eux, on pourrait en trouver une quinzaine susceptibles de faire un travail énergique. Les mères de famille sont à peu près dans le même état physique. Les enfants de 8 à 15 ans ont une meilleure mine et présentent des espérances.

Au total, il n'y a que fort peu de travail à attendre de cette population. On leur a semé leurs graines, il faudra les leur récolter en majeure partie,

car ils sont parfaitement incapables de recueillir des récoltes qui s'étendent à 3/4 de lieue à l'Est et à l'Ouest du village.

En considérant avec attention ces chétives créatures, il est aisé de prévoir qu'il faudra les tenir plusieurs années sous la tutelle paternelle de l'armée ou de l'administration civile. Il faudra surtout les garder, car une douzaine de cavaliers arabes les détruiraient en un instant.

J'avoue que je n'ai pu m'empêcher de déplorer que tant d'efforts de la part de nos soldats, tant de dépenses de la part de l'Etat soient appliqués à une population qui est si loin de répondre au but que nous devons nous proposer.

Plusieurs chefs arabes, escortés par un certain nombre de cavaliers m'avaient accompagné dans cette revue ; je me suis empressé de leur expliquer que les familles qu'ils voyaient devant eux n'étaient pas françaises, que c'étaient des pauvres venus d'Allemagne en France, et que, n'ayant pas de terres à leur donner, parce que tout était en culture, on les avait envoyés en Afrique par charité. Leur laisser croire que les Prussiens étaient des Français, c'eût été leur donner de nous une idée fâcheuse et il importe beaucoup à notre puissance morale qu'il n'en soit pas ainsi.

Ah ! Je vous en conjure, Monsieur le Ministre, dans l'intérêt de la France et de la colonie, qu'il ne soit plus envoyé de ces convois en masse de familles d'Outre-Rhin, admises sans examen préalable et rigoureux. Et d'ailleurs, qu'avons-nous besoin de familles allemandes pour peupler notre colonie, quand nos sous-officiers et nos soldats m'accablent tous les jours de leurs demandes pour coloniser ! Mais, si l'on est assez mal inspiré pour ne pas se servir de cet excellent élément, soyez convaincu que quand nous ferons aux frais de l'Etat et avec les bras de l'armée, des villages comme les deux que nous faisons pour les Prussiens, nous trouverons des familles françaises pour les occuper. S'il nous en est venu peu jusqu'à présent, c'est premièrement que nous n'avons pas pris ces grands moyens pour les attirer, secondement que très peu de familles de cultivateurs ont les avances nécessaires pour faire leur établissement et vivre pendant la première année ; celles qui ont ces avances se décident difficilement à venir en Afrique. Il ne faut donc compter que sur les prolétaires pour créer la masse de la colonisation, et voilà justement pourquoi il faut que l'Etat intervienne avec ses écus et avec son armée.

On trouvera bien quelques familles ayant quelque aisance qui viendront s'établir dans la banlieue de nos villes de la côte ; mais plus au loin on

n'aura en général que du prolétaire ; eh bien ! Prolétaires pour prolétaires, ne vaut-il pas mieux prendre des Français et de préférence des Français choisis par les conseils de révision disciplinés et aguerris.

Signé : Maréchal Duc d'ISLY.

P. S. « Il y a parmi les Prussiens des familles sans chef, composées d'une mère et de plusieurs petits enfants ; d'autres où il n'y a que des enfants sans père ni mère ; enfin il y a des hommes seuls qui ont perdu leurs femmes et leurs enfants ou qui n'ont jamais été mariés. J'ai l'honneur de vous envoyer copie des décisions que j'ai prises après avoir apprécié la situation. »

Suit l'énumération des ordres laissés à la Stidia par le gouverneur. Mais combien curieuse, combien intéressante est cette lettre ! Non seulement elle nous renseigne sur les mille détails matériels de la création d'un centre, mais elle nous fait connaître l'état dans lequel se trouvait la population qu'on allait charger de coloniser toute cette partie de la côte. Dénuement complet, état maladif des uns, épuisement des autres, lassitude de tous, incapacité au travail, enfin composition anormale, n'était-ce pas assez pour faire présager l'avortement d'une pareille tentative ?

Toutefois, si l'on songe au dépit qu'avait conçu le Maréchal en voyant préférer à son système de colonisation militaire un système de colonisation étrangère, dépit qui perce dans toutes les lignes de cette lettre et qui s'exprime même fort vivement par endroit, si l'on se rappelle et le séjour prolongé de ces émigrants à Dunkerque dans un état misérable, et la longue traversée qu'ils venaient d'accomplir, entassés les uns sur les autres et probablement mal nourris, enfin si l'on n'oublie pas leur séjour à Mers-el-Kebir, au milieu d'un camp dans l'oisiveté et dans la débauche, les ombres dont le maréchal a chargé son tableau, sans se dissiper, s'éclaireront et peut-être s'atténueront.

Du moins y avait-il dans la composition même de cette colonie un espoir et c'est ce que ne semble pas comprendre Bugeaud ou ce qu'il ne veut pas voir. Il se plaint de ce qu'il y ait si peu d'hommes et de femmes et de ce qu'il s'y trouve tant d'enfants. Sans doute, c'était un danger pour les premières années. Période difficile à traverser en effet que celle où les enfants grandiraient sans produire, où quelques bras affaiblis devaient travailler pour subvenir à la nourriture de tous ! Mais, après ces années difficiles, n'était-on pas en droit d'espérer que la colonisation prendrait un

vigoureux essor de tant de bras jeunes qui la serviraient, d'autant mieux que cette jeune génération présentait (Bugeaud le confesse) assez bonne mine.

Et puis, quand un peuple est si prolifique, faut-il douter de sa constitution robuste ! Que ces émigrants aient été affaiblis par tant de vicissitudes, que la vigueur de leur corps et l'énergie de leur âme aient fait place, au moment où ils arrivaient au port après la tempête, à la lassitude et au découragement, qui s'en étonnera ? Mais n'allaient-ils pas se ressaisir et se mettre résolument à la tâche !

Il n'en reste pas moins, et la lettre du Maréchal le prouve éloquemment, que si l'essai tenté l'était dans des conditions en réalité très favorables pour tout ce qui connaît le milieu physique et les soins matériels dont on entoura la naissance de ce centre, il l'était au contraire dans des conditions en apparence très fâcheuses si l'on regardait la population qu'on venait d'y transporter.

En tout cas, il était trop tard pour revenir sur cette mesure, et, le 4 décembre 1846, fut signé par Louis Philippe le décret de création du centre de la Stidia. Il stipulait ce qui suit :

Art.I. – Il est créé dans la province d'Oran, sur la route de Mostaganem à Arzew, à 15 km de la première de ces villes et à 33 km de la seconde, au lieu dit la Stidia, un centre de population d'au moins cent vingt familles européennes.

Art.II. – Le centre formera, sous le nom de la Stidia, une commune dépendant du commissariat de Mostaganem avec un territoire de 2,000 hectares qui sera ultérieurement délimité.

Les premières années

Officiellement et sur le papier le centre était créé ; rapidement et sans mesures préparatoires, une population pauvre, débilitée par les privations et la traversée, avait été jetée dans un pays où tout s'offrait nouveau pour elle, sur un sol qui n'était pas défriché, au milieu d'un village en formations, peuplé par des soldats auxquels elle allait se trouver nécessairement mêlée. Pour abri, des baraquements en planches, comme à Mers-el-Kebir, et là, malgré quelques séparations, l'on vécut dans la promiscuité la plus complète. Bien plus, hommes et femmes, jeunes filles et garçons, enfants même furent employés au dehors, comme les soldats, aux travaux les plus urgents. Cette vie en commun, cette vie de camp développa la débauche et favorisa la prostitution. Le mal devint d'ailleurs si éclatant et si profond que l'autorité militaire dût sévir en adressant des remontrances énergiques aux chefs de famille et en infligeant quelques punitions aux soldats. Licence des mœurs qui poussa d'ailleurs des racines vivaces, puisque plus tard, longtemps après le départ de la troupe, les statistiques de l'Etat-Civil enregistrent d'assez nombreuses naissances d'enfants naturels !

Dès les premiers jours, les colons allemands reçurent des vivres aux frais de l'Etat. Tout marchait militairement dans ce chantier : l'ordinaire est établi en commun ; chaque famille a sa gamelle, à l'anse de laquelle est fixée une plaque qui porte un numéro matricule et chaque gamelle contient autant de rations qu'il y a d'individus dans cette famille. Détail plus curieux et qui paraîtra invraisemblable ! Il semblait tout naturel de charger les femmes de la cuisine, ne fut-ce que pour les soustraire à l'oisiveté ou pour ne point les astreindre aux dures corvées du dehors. On en jugea autrement : des militaires, apparemment fort experts en art culinaire, apprêtaient les repas sous la direction compétente d'un officier.

Combien de temps dura cet ordinaire en commun l'histoire ne le dit pas expressément. Ce que l'on sait, c'est que lorsqu'il eut cessé, on continua à faire des distributions de légumes provenant d'un jardin cultivé par les militaires et des distributions de vivres qui durèrent pendant une année jusqu'au 1^{er} octobre 1847. Tout au début, la mesure s'imposait avec ces

pauvres hères, mais pourquoi la prolonger durant une année entière, alors que les jardins avaient été semés et plantés par les colons, et surtout depuis que la récolte avait été levée et distribuée ? N'était-ce point ainsi habituer ces gens à compter de plus en plus sur l'Etat Français qui les nourrissait, qui les logeait, qui les payait, qui leur donnait tout, blé, légumes, que sais-je encore ! Et ces habitudes une fois contractées, combien d'années de misère faudrait-il pour réveiller cette énergie éteinte, cet esprit d'initiative, si nécessaires pourtant à des colons ?

Pendant les deux premières années, les travaux furent poussés activement ; on continua à mener la vie de camp à la Stidia. Les rapports officiels ne traitent alors que de questions financières ; les dépenses pour les deux villages allemands s'élevaient, grossissant toujours, et à chaque instant ce sont des demandes de fonds adressées au Ministre de la Guerre.

Sur l'état de la population, on sait peu de choses : toutefois nous trouvons dans une note du 18 novembre 1847 une statistique intéressante ; au 15 juillet, la colonie allemande se composait de 88 familles, comprenant 78 hommes, 60 femmes et 300 enfants : au total 438 individus. Il y a déjà eu de nombreux départs depuis le passage du Maréchal Bugeaud qui ne remonte qu'à sept mois. A cette date, ils étaient 467, aujourd'hui ils ne sont plus que 438 : diminution de 29. A cause du nombre considérable d'enfants, l'on demande, à juste titre, l'envoi dans le village d'un instituteur qui sache l'allemand. C'était le poste d'un civil ; de fut un militaire qui l'obtint ; la direction de l'école de la Stidia fut confiée à un sous-officier, assisté de deux soldats comme moniteurs.

Lorsque la Révolution de 1848 arriva au pouvoir, le comité chargé des affaires de l'Algérie à l'Assemblée nationale désira être renseigné exactement sur l'état de la colonisation en Afrique et par conséquent sur la Stidia. D'urgence, la direction des affaires civiles de la province d'Oran dressa un rapport circonstancié sur l'état des travaux effectués, sur ceux qui restaient à exécuter, sur le nombre des familles tant prussiennes que françaises établies jusqu'à ce jour avec distinction de nationalités, sur la situation de ces familles sous le rapport sanitaire ; il donnait aussi la quantité d'hectares défrichés et ensemencés, le nombre de ceux qui étaient encore à mettre en culture, le chiffre exact des dépenses faites tant pour l'installation des familles prussiennes que pour les autres travaux. A cette circonstance heureuse, on doit une étude complète et d'ensemble sur ce qui avait été fait.

Le territoire, attribué primitivement à la Stidia comprenait 1 700 hectares, sur lesquels 1 500 étaient cultivables. En 1846, vu l'époque tardive où les premiers travaux avaient été entrepris, il n'avait étéensemencé que 700 hectares, encore imparfaitement défrichés : 500 furent semés en blé (200 qx métriques) et donnèrent 1 455 qx, soit le 7,25 ; 200 en orge ne produisirent que 619 qx soit le 4 1/10 – Dans le courant de 1847, on procéda à l'allotissement des terres ; 1 365 furent partagés entre les colons et 335 réservés à l'Etat. Cette même année, les prussiens avait semé beaucoup plus de blé, 260 qx mais moins d'orge (92 qx) probablement parce que le rendement du premier avait été satisfaisant l'année précédente. On avait multiplié les plantations d'arbres : 2 500 arbres fruitiers dans les avenues et dans les champs, 2 000 arbres fruitiers dans les jardins des colons ou dans la réserve de l'Etat. Enfin 18 hectares de bons terrains furent réservés aux jardins et à une pépinière.

Dans le village, tous les travaux d'établissement se trouvaient terminés ainsi que les bâtiments d'utilité publique : 66 maisons sans mur de refend, habitées par des colons prussiens ; 3 sur le même modèle concédées à deux sous-officiers et à un grenadier du 32^{em}, qui s'étaient mariés avec des filles de colons prussiens ; Avec mur de refend, abritant chacune deux petits ménages prussiens ; en tout 80 maisons construites. Ajoutez un presbytère, une maison d'école, une mairie, une chapelle provisoire, puis une fontaine, un lavoir, un abreuvoir, une conduite d'eau de 230 mètres, un canal d'irrigation de 450 mètres. Ajoutez encore qu'on avait creusé un large fossé d'enceinte avec quatre chevaux de frise pour en fermer les ouvertures, qu'on avait tracé une route de 1 800 mètres vers la mer, qu'on avait installé une briqueterie, une tuilerie, une poterie, ouvert des carrières de pierres de taille, de moellons, de plâtre et vous aurez une idée du travail de ces deux années. Encore ne parle-t-on pas des maisons bâties par onze colons français qui s'étaient installés à leurs frais le long de la route. Les dépenses de l'Etat s'élevaient à la jolie somme de 213 198 Fr. pour ces deux années. Il est vrai que dans ce chiffre entraient le prix des vivres délivrés gratuitement aux colons et celui des médicaments.

La population de la Stidia comptait alors 467 âmes qui se répartissaient ainsi :

Situation en 1848

NOMBRE de FAMILLES	Hommes	Femmes	GARÇONS		FILLES		Français	Prussiens	Espagnols	TOTAL
			12 ans et au-dessus	au-dessous de 12 ans	12 ans et au-dessus	au-dessous de 12 ans				
			92	124	104	84				

Si l'on étudie ce tableau, ce qui frappe, ce n'est plus le petit nombre de ménages, d'hommes et de femmes mariés, c'est plutôt la disproportion entre le nombre des garçons et des filles au-dessus de 12 ans et celui des enfants des deux sexes au-dessous de cet âge. Cet écart si considérable tient-il à un fléchissement de la natalité dans les années si troublées par où avait passé cette population ? Tient-elle au contraire à une recrudescence de la mortalité infantile sous un climat débilitant pour les races du Nord ? Peut-être les deux causes ont-elles agi en même temps ; seule l'étude des statistiques de l'Etat-Civil pourra donner une réponse précise à cette question si grave parce qu'elle touche au problème de l'acclimatement de la race allemande dans l'Afrique du Nord.

Sur l'état économique, le rapport était empreint d'un optimisme officiel singulièrement exagéré. Toute cette population, y était-il dit, jouit d'un certain bien être et semble être définitivement fixée au sol ; les besoins ménagers des habitants sont convenablement desservis ; ils possèdent en général un matériel d'exploitation suffisant ; la plupart des instruments de travail ont été confectionnés sur les lieux. Comme les fabriques de briques et de poterie ainsi que les fours-à-chaux et à plâtre avaient laissé des bénéfices, une somme de 2 000 Fr. fut employée à acheter pour 20 familles un nombre égal de bœufs. D'autres familles nécessiteuses reçurent des baudets, d'autres la garde d'un troupeau de moutons. Cependant, malgré cet optimisme, il y avait bien des ombres au tableau ; cette population restait toujours dépourvue de ressources véritables ; aucune réserve de capitaux. Ne suffisait-il pas d'une mauvaise récolte pour la réduire à la plus extrême misère ? Ne suffisait-il pas que l'administration ne l'entourât plus de sa paternelle sollicitude pour que, par manque d'initiative, elle ne vit sa condition empirer ?

Les années de détresse

En 1848 les soldats se retirent. La Stidia va vivre de sa vie propre. Livré ainsi à lui-même, à ses propres forces, ce centre prospérera—t—il ? Les colons passent sans transition de la tutelle militaire la plus étroite à l'indépendance la plus complète ; on parle de substituer l'administration civile à l'administration militaire et, dans ce conflit des deux pouvoirs, on ne s'occupe plus des immigrants eux-mêmes.

Les craintes vives, manifestées par le Maréchal Bugeaud, se réalisent ; pendant trois ou quatre ans, que de jours sombres pour ces malheureux qui peut-être n'avaient pas su complètement profiter des secours de toutes sortes qu'on leur avait prodigués et qui avaient même contracté à cet usage l'habitude de compter sur les autres plus que sur eux-mêmes !

Déjà en 1849 la situation a changé complètement. La récolte avait été à peu près nulle, « *Les quelques sacs de grains, dit un rapport, récoltés par les prussiens, étaient dus à l'avance au boulanger et à l'épicier du village. Je dis au boulanger, car ces hommes sont trop misérables pour faire moudre leur grain et cuire ensuite leur pain chez eux, ce qui serait une économie de 50 % ; ils sont obligés de vivre au jour le jour et de prendre chez le boulanger ?* » Etait-ce bien là la vraie raison ? On avait construit huit fours dans le village et il leur eût été facile de faire moudre leur grain à Mostaganem, sans bourse délier, moyennant un faible prélèvement en nature, si des habitudes déplorables de confort très relatif ne s'étaient déjà enracinées pendant les quelques mois de la vie de camp.

Et l'on s'en prend alors à la race allemande ! Ces hommes du Nord sont mous, ils manquent d'énergie, s'affaissent sous le poids de la misère au lieu de lutter contre elle ! Comme si les Français n'étaient pas aussi durement frappés ? Comme s'ils ne donnèrent pas les premiers l'exemple du découragement, en abandonnant pour la plupart le centre ! En réalité, tous, Français et Allemands furent atteints physiquement et moralement. Cependant, pour subsister, quelques-uns donnèrent des exemples d'opiniâtreté bien méritoires. Il fallait se procurer le pain nécessaire à la famille : ils coupèrent les broussailles aux environs du village et sur le

plateau, puis, les transformant sur place en charbon ou même telles quelles, ils les transportèrent sur des baudets à la ville voisine où on les payait 1 Franc pour la charge de bois, 2 Francs, pour celle de charbon. « *À une heure de l'après-midi, dit le même rapport, le père réveille un de ses garçons, généralement un petit bonhomme de 10 à 15 ans. L'on charge de bois ou de charbon l'âne de la maison et l'on expédie le tout à Mostaganem. Le petit garçon arrive d'habitude sur la place du marché de la ville entre 5 et 6 heures du matin. Le prix moyen de la charge est de 1,25... L'enfant revient au village vers les midi, dort tout le jour et recommence le lendemain.* » Les mesures même que l'administration de la guerre avaient cru devoir prendre en faveur des habitants se retournaient contre eux : elle leur avait confié un troupeau de moutons qui pâturaient l'herbe salée des dunes du Nord. Or, en calculant, probablement dans son bureau, ce que coûtait aux habitants de la Stidia l'entretien de ce troupeau et ce qu'il lui rapportait, l'auteur de la note estimait qu'ils avaient une forte perte : calcul évidemment fantaisiste, origine du mal cherché dans de petites causes. Les véritables raisons étaient la mauvaise récolte, l'absence de toute réserve et aussi l'affaiblissement de l'initiative individuelle. Tous les modes de subvention avaient tourné à mal, parce que tous – ration de vivres, travaux de construction exécutés par des soldats, achat ou prêts de bestiaux – avaient contribué à diminuer chez quelques-uns la source d'énergie.

En 1850, la situation a encore empiré. Mais alors, devant les quelques exemples d'opiniâtreté donnés par des colons prussiens, on n'incrimine plus leur apathie. Un moment découragée, cette population travaillait avec constance ; les caractères s'étaient trempés. On s'en prit à la nature du sol. Les terres ne sont plus propres à la culture des céréales parce qu'elles sont surtout composées de sables, les vents qui soufflent de la mer dessèchent les plantes et les font périr en peu de temps.

En présence de tant de misères et d'une détresse si continue, l'Etat se décida à agir. On avait d'abord songé à créer autour de la Stidia quelques grandes propriétés qu'achèteraient des capitalistes, lesquels fourniraient de la main-d'œuvre aux colons prussiens. Dans ce but et dès 1846, le ministre avait ordonné de réserver trois lots de terres assez étendus ; l'un à Aurca, l'autre dans la direction de Rivoli, le troisième enfin, limitrophe de la forêt de la Macta. Mais quand on songea quatre ans après à vendre ces terrains, on s'aperçut que l'administration en avait disposé ; celui d'Aurca était cédé à la commune de Mazagran, le second à la commune de Rivoli et le dernier

à l'administration forestière. Ainsi fut écarté un des projets qui, selon ses auteurs, eut exercé sur la Stidia une influence des plus heureuses.

Il fut question un moment d'augmenter la superficie des concessions ; mais où prendre les terres ! Enfin l'avis prévalut d'encourager à la Stidia l'élevage du bétail. Pour cela, il était nécessaire de construire des écuries, de clôturer les maisons des colons ; une somme de 18 000 Fr. fut mise à la disposition de l'administration. Elle devait être employée :

1° A faire don aux familles les plus méritantes et les moins aisées de bestiaux et de poules couveuses, afin de développer l'élève du bétail que favorisent les pâturages salins du village et le commerce des œufs, du laitage, des volailles auquel la proximité de Mostaganem assure un débouché avantageux.

2° A faire exécuter les travaux nécessaires pour doter les jardins de la Stidia d'un système complet et suffisant d'irrigation.

3° A construire des écuries spacieuses.

4° Enfin à boiser les dunes à l'aide de semis de pins maritimes.

Toutes ces améliorations étaient terminées en 1851, excepté le reboisement, œuvre de plus longue haleine. Toutes avaient profité aux colons ; quelques-unes doublement : car indépendamment de la main-d'œuvre militaire, elles avaient été exécutées par celle des habitants qui avaient ainsi trouvé dans ces travaux leur gagne pain et l'espoir de quelques économies. Aussi, quoique peu brillante encore, la situation tend à s'améliorer. Qu'aux trois années de sécheresse et de mauvaises récoltes, succèdent des années pluvieuses et riches, le village est sauvé, la vie lui revient. Après avoir végété, comme toute plante arrachée de son sol et transportée au loin sous un climat nouveau, après s'être étiolée, elle prend racine et pousse ses premiers rameaux.

Des années relativement bonnes arrivèrent enfin. Mais quels vides n'avait pas produits dans les rangs des concessionnaires cette persistance de la misère ? Il nous a été affirmé par les vieux du village qu'un véritable exode se produisit ; beaucoup parmi ceux qui avaient un petit pécule émigrèrent, repartirent pour l'Europe ; heureusement peu de colons avaient les moyens nécessaires. Quelques noms nous ont été cités. D'autre part, dans les statistiques détaillées, publiées sur les années 1855 et 1856, on trouve des traces un peu vagues de ces départs ; rien que pour l'arrondissement de Mostaganem, en 1856, on compte vingt départs d'allemands qui pour la plupart habitaient la Stidia. Autre témoignage de

cet exode : vingt ans après, en 1876, le procès-verbal de révision des terres concédées constatait la disponibilité de 16 parcelles domaniales, abandonnées par leurs propriétaires primitifs. Enfin le dénombrement de 1856 nous permet de juger de la diminution de cette population ; quoiqu'il ait été fait trois ou quatre ans après les années de grande détresse, il atteste encore un fléchissement de nombre des habitants de ce centre.

Situation en 1856

Ménages	SEXE MASCULIN				SEXE FÉMININ				Français	Pruss.	Espagn.	Belges	TOTAL
	Célibat.	Mariés	Veufs	TOTAL	Filles	Mariées	Veuves	TOTAL					
108	138	86	11	235	105	88	8	201	82	343	"	10	436

Entre 1848 et 1856, la différence tout au profit de la première de ces dates s'élève à 31. Encore si les chiffres, cités pour 1855, sont exacts, ils marqueraient un écart plus considérable encore puisque la population n'était alors que de 411 ; et il est infiniment probable qu'elle était descendue plus bas dans les années précédentes. Aussi pour apprécier les progrès réalisés depuis, faut-il adopter un minimum de 400 habitants vers 1852 ou 1853.

Cette régression s'est donc arrêtée ; la population, loin de décroître, augmente. Le succès lui fait reconnaître des qualités. Ce ne sont plus les hommes apathiques, mous, découragés d'autrefois. On vante leur opiniâtreté, on reconnaît qu'ils sont aptes à toutes sortes de cultures, propres à tous les travaux qui se rattachent à leur état ; ils fabriquent leurs outils, réparent leurs voitures, économisent sur tout. D'une sobriété remarquable, ils réalisent des bénéfices qu'ils emploient aussitôt dans leurs cultures ou dans leur intérieur. Les habitations sont propres, vastes et munies de tous les ustensiles, meubles et logements nécessaires aux gens, aux animaux, aux denrées et au matériel. Ainsi parle Hipp. Peut dans ses annales de colonisation algérienne. Et une publication officielle ajoute : « Les Prussiens, établis à la Stidia sont d'infatigables travailleurs. Sobres et possédant à un haut degré l'esprit de famille, ils devaient triompher de tous

les obstacles ; déjà ils jouissent d'un véritable bien-être et sont ainsi récompensés de tous leurs efforts. »

N'est-il pas vrai, après tout ce qui avait été dit, qu'on est tenté de trouver bien optimistes ces appréciations flatteuses ? Mais on a, pour les corroborer, les statistiques agricoles de l'époque. Elles confirment les progrès matériels de ce centre. À cette date encore la seule culture était celle des céréales, blé tendre, blé dur, seigle, maïs ; pas d'avoine. Or, malgré la sécheresse qui avait compromis les récoltes en 1856, les résultats sont favorables pour la Stidia ; 300 hectares emblavés en blé tendre, ont produit 2.400 hectolitres : c'était un rendement moyen de 8 hectol. à l'hectare et à 27 francs l'hectolitre, un revenu total de 64 800 Fr. Dans les autres centres de la province d'Oran, les colons moins favorisés n'avaient qu'un rendement de 5 à 6 hectol. à l'hectare. Pour le blé dur, 75 hectares ensemencés, rendement moyen 7 hectol., quantité récoltée 525, valeur vénale 11.550. Les orges avaient moins bien réussi ; ils n'avaient donné que le 4 : ce qui faisait pour une superficie cultivée de 62 hectares une récolte de 240 hectol. et un revenu total de 2.480 Fr. Même remarque pour les seigles qui occupaient 68 hectol. et ne rendirent que le 5 ; la production totale fut de 340 hectol. et la valeur de 4 284 Fr. Inutile de poursuivre plus loin cette énumération qui suffit pour démontrer que le solde la Stidia n'était pas si mauvais qu'on voulait bien le prétendre dans un moment où il fallait chercher et donner des raisons de la misère des habitants, qui prouve aussi que la population se mettait résolument à la tâche et se fixait au sol.

Le centre prospérait. Il se trouvait même, dix ans seulement après sa fondation, dans une situation meilleure que les autres centres de l'Oranie. De cette prospérité relative, il continuera à bénéficier dans les années qui suivirent. A partir de 1856 la Stidia n'a plus d'histoire : rien de saillant, pendant cette longue période de près de 50 ans, sinon une manifestation bien intempestive, lors de nos désastres de 1870, inspirée par un sentiment tout autre que le loyalisme envers cette France qui avait dans sa générosité donné à ces pauvres gens un village, des maisons, des terres, qui les avait nourris, qui les avait gâtés plus que ses propres enfants ; pareille trahison ne se renouvellera pas. Rien non plus qui intéresse la vie économique du village, sinon la création du hameau de Fornoka qui, à défaut d'agrandissement a permis de donner à quelques jeunes ménages de la Stidia des concessions nouvelles. Sur 55 propriétaires de ce hameau, 11 étaient originaires de la Stidia.

Arrêtons donc ici cet historique que nous n'avions entrepris que pour montrer de quels éléments avait été composée la population de ce centre, dans quelles circonstances il avait été établi et quels avaient été les premiers débuts de la colonisation. Il n'était pas indifférent de savoir que ces immigrants prussiens étaient pauvres, très pauvres mais qu'ils avaient aussi une opiniâtreté, une constance qui devait triompher de bien des difficultés ; il importait aussi de rappeler que ces familles allemandes avaient de nombreux enfants avant d'aborder sur cette terre d'Afrique. Se montreraient-elles aussi prolifiques dans leur nouvelle patrie ? Seraient-elles capables de supporter le climat ? Toutes questions que seule permet de résoudre l'étude des statistiques de l'Etat-Civil : c'est le problème démographique. Ont-elles mis en valeur les terres qu'on leur avait concédées et comment ? En ont-elles achetées d'autres ? En somme se sont-elles enrichies et même s'est-il constitué de grosses fortunes ? C'est le problème économique. Enfin quels peuvent bien être les sentiments de ces étrangers dont les enfants sont devenus des français d'adoption ? Ne restent-ils pas animés d'un particularisme un peu jaloux mais assez naturel en somme ? C'est le problème social. De ces considérations démographiques, économiques et sociales, se dégageront les traits du tableau complet et actuel de la Stidia.

Démographie de la Stidia

Lorsqu'on entreprend de faire la démographie d'un centre algérien, deux groupes de statistiques de valeur très inégale doivent être consultés. D'abord les chiffres des dénombrements dont l'Algérie a bénéficié dès sa naissance ; mais ils sont généralement vagues, d'une appréciation difficile parce qu'ils manquent de concordance et n'offrent au surplus que peu de renseignements ; et cependant ce sont les seuls que l'on possède, les seuls que l'on livre en détail à la publicité. Les registres de l'Etat-Civil donnent des matériaux beaucoup plus précieux et plus sûrs ; encore par suite du mélange, à certaines époques, des actes de naissance et de décès des musulmans avec ceux des Européens, faut-il se livrer aux recherches les plus minutieuses pour démêler cette confusion regrettable, sans que l'on soit jamais absolument certain de n'avoir pas fait quelque légère omission ; toutefois ils notent avec précision les mouvements de la population et jettent quelques clartés sur des problèmes que les dénombrements posaient sans permettre de les résoudre.

Les dénombrements

A qui s'en tiendrait au simple examen des dénombrements successifs de 1856 à 1901, l'accroissement de la population de la Stidia paraîtrait bien faible. A peine en ces quarante-cinq ans elle aurait gagné une centaine d'âmes. Il ne faut pas en effet faire état du brusque relèvement qu'on observe en 1896 ; quatre ans auparavant, sur le territoire de cette commune, Fornoka avait été peuplé, 55 concessionnaires y avaient été établis qui représentaient 289 individus. Sans doute 1/5 venaient de la Stidia mais les autres étaient originaires de France ou d'autres points de l'Algérie.

Or, si l'on ne tient pas compte de cette majoration, on demeure tout étonné en présence des résultats : les recensements n'enregistrent que des oscillations sans importance, oscillations qui s'expliquent en partie par la confusion des populations musulmanes et européennes.

En 1861, la Stidia fait partie de la commune de Rivoli, ainsi qu'une autre annexe Aïn-Nouissey. Le dénombrement ne donne que les chiffres d'ensemble, s'appliquant à la fois à Rivoli et à ses deux annexes. Pas de renseignement particulier sur la Stidia.

En 1866, plus de détails ; le nombre des habitants du centre s'élève à 486 dont 90 français, 394 étrangers et 2 musulmans. On ne découvre plus de traces des Belges, qui, selon toute vraisemblance, ont été comptés parmi les Allemands et dont ne s'occuperont plus les statistiques. L'augmentation aurait donc été en dix ans de 8 pour les Français et de 51 pour les Allemands.

En 1872, diminution générale ; elle porte sur les deux groupes français et allemand, cependant que les musulmans s'accroissent. La population totale perd 22 unités, les Français 1, les Allemands 36.

En 1876, régression encore, mais régression moins sensible sur l'ensemble ; la chute n'est que de 4 ; par suite de naturalisation, les Prussiens décimés voient leur nombre fléchir (314 au lieu de 358), tandis que se relève celui des nos nationaux.

En 1881, les résultats du recensement furent publiés d'une façon fort incomplète. Pour toutes les communes de l'Algérie, on n'imprima que les

chiffres globaux ; c'était moins de peine et plus vite fait. Sur le tableau, la Stidia était portée comme renfermant 515 habitants. Le centre aurait progressé ; mais ces gains n'auraient-ils pas leur raison d'être dans ce fait que les familles musulmanes commencent à s'établir dans ses murs et que le recensement les dénombre comme faisant partie de la population municipale ?

En 1886, nouvel élément de confusion et plus grave ; à la Stidia avaient été rattachés deux douars (Ouled Séroussi et El Kedadra) qui comprenaient un millier d'indigènes environ ; dès lors la population municipale sera portée à 1.600 ou 1.700 individus, et voilà qu'il n'est plus possible de distinguer parmi nos sujets musulmans ceux qui habitent le village de ceux qui vivent dans les douars. Les Européens n'augmentent toujours pas. Depuis 1876, en dix ans, ils auraient perdu une unité (452 au lieu de 453).

Ce recul, presque régulier, s'accentuera-t-il ? La création de Fornoka donne une nouvelle impulsion à la colonisation et au peuplement de la région, sans cependant profiter à la Stidia. Elle lui enlève une partie de ses colons qui obtiennent des concessions de 30 hectares dans le hameau ou les achètent, alors qu'à la création de la Stidia, ils n'avaient reçu que dix hectares. Comment suivre désormais ce développement ? Tous les chiffres sont confondus ; le nombre des nouveaux habitants de Fornoka, venant s'ajouter à celui des anciens colons de la Stidia, enfle les statistiques et les dénature.

Déduction faite de l'élément musulman, les Européens sont successivement : en 1891 (année de la création de Fornoka) 494, en 1896, 772, en 1901 : 746. Et toujours même infiltration de l'élément étranger dans l'élément français ; le chiffre de nos nationaux passe de 198 à 361, puis 671, 642, tandis que par un mouvement contraire s'abaisse celui des étrangers, des allemands en particulier : 254, 133, 51, 46. Détail à noter ! Le flot de l'émigration espagnole est venu battre les fossés de la Stidia et a déposé sur son territoire quelques ouvriers agricoles, une cinquantaine environ.

Si obscurs, si incomplets que soient les renseignements fournis par les dénombrements, manifestement et à première vue, ils paraissent prouver que la race allemande a peine à s'accroître à la Stidia. Si elle ne reste pas stationnaire, du moins a-t-elle perdu sa belle vigueur, et ses nombreux enfants ? De là à conclure qu'elle s'étiolle sous le climat d'Afrique, qu'elle dégénère, qu'elle est condamnée à disparaître, la transition est vite faite et

en apparence permise, puisque pareille conclusion s'accorde avec l'opinion généralement admise ; sur la foi des statistiques générales, on va répétant, et-nous même l'avons fait après bien d'autres, que la race germanique se perd, qu'elle ne compense pas par ses naissances les vides qu'y produisent de nombreux décès. L'exemple de la Stidia confirmera-t-il cette opinion ? La théorie, mise à l'épreuve des faits, se vérifiera-t-elle ?

On ne tient généralement dans toutes ces études aucun compte d'un autre élément d'appréciation ? Cette population n'a-t-elle pas essaimé aux environs ? Trop à l'étroit dans le village, et surtout n'y trouvant pas à cause du peu d'étendue des concessions de quoi occuper les bras de leurs enfants, certaines familles n'ont-elles pas quitté le centre pour s'établir ailleurs qui comme concessionnaires, qui comme simples ouvriers agricoles ? A Fornoka, nous en avons trouvé 11 originaires de la Stidia ; pour ceux-là du moins, ils ne sont pas sortis du territoire de la commune ; nous en connaissons d'autres qui sont allés se fixer à Mazagran, à Rivoli, à Port-aux-Poules, à Mendez, à Relizane, à Saint-Cloud, etc... Assurément cette émigration est fort difficile à suivre ; mais il suffit qu'elle soit réelle ; elle infirme déjà les conclusions pessimistes qu'une précipitation hâtive dans les jugements aurait pu faire porter. Comment mesurer l'intensité de ce mouvement et résoudre en même temps le problème de l'acclimatement de la race germanique au climat algérien, sinon en compulsant les registres de l'Etat-Civil, en étudiant la nuptialité, en comparant la natalité et la mortalité ?

Etat-Civil de la Stidia. – Les Mariages

Au cours de la visite que le Maréchal Bugeaud fit à la Stidia, il fut frappé de la désorganisation des familles. « *Il y a des hommes isolés qui n'ont pas de famille. Il est évident qu'on ne peut pas leur donner une maison, ni une concession de terres. Pour qu'ils obtiennent cette faveur, il faut qu'ils se marient.* » Cette prime au mariage provoque un grand nombre d'unions en 1847 ; cette année là, 26 furent conclues et l'année suivante 11. Puis leur nombre tomba au-dessous de 10 et depuis lors il a rarement dépassé ce chiffre. Qui ne voit que la quantité de ces mariages fut à ce moment-là un avantage précieux pour le peuplement, non seulement parce qu'il augmenta le chiffre des naissances, mais aussi parce qu'il arrêta cette déplorable tendance à la prostitution qui s'était manifestée parmi les jeunes filles, que de nouvelles familles se fondèrent et qu'enfin la solidarité familiale permit de mieux endurer la misère et de lutter contre le découragement.

Durant toute la période qui s'écoule entre cette première installation du centre et les années 1860-1861, les mariages sont encore nombreux. On sait en effet, et c'est ce qui effrayait le plus le Maréchal, que cette colonie comptait à son arrivée une forte proportion d'enfants. Quand ces enfants devinrent des hommes, ils se marièrent. De là la persistance d'un chiffre élevé pour les mariages. Puis les registres ne contiennent plus que quatre ou cinq unions annuelles, jusqu'au moment où l'Etat-Civil de Fornoka est venu s'ajouter à celui de la Stidia.

Plus que le nombre de ces mariages, l'âge où ils sont contractés par les jeunes gens ou les jeunes filles est intéressant ; car il a des conséquences directes sur la quantité des naissances et sur la vigueur physique des enfants. L'étude démographique générale que nous avons entreprise de l'Algérie nous avait appris que l'âge du mariage pour l'homme, aussi bien que pour la femme était beaucoup plus précoce dans cette colonie qu'en France. Toute naturelle, toute logique paraîtra la chose puisque le climat plus chaud de l'Afrique avance l'époque de la nubilité. L'exemple de la Stidia confirme cette loi générale. Dans les sept dernières années, les plus précieuses à consulter (car la population est assise, elle ne se trouve plus

sous l'influence de causes accidentelles qui ont agi sur elle au début) 27 % parmi les jeunes gens se marient de 20 à 25 ans ; 40 de 25 à 30 ans ; 20 de 30 à 35 et seulement 11 après 35 ans. Tandis que pour des raisons connues, en particulier la période de service militaire à accomplir, le maximum de la nuptialité ne se produit dans le sexe masculin que de 25 à 30 ans, dans le sexe féminin il est atteint par les jeunes filles au-dessous de 20 ans ; sur 100 jeunes filles de la Stidia, 50 sont mariées avant d'atteindre cet âge, 31 de 20 à 25 ans, 7 seulement de 25 à 30 et 11 après 30 ans. Dans ces dernières, on remarque surtout des veuves ; règle générale donc, les unions sont des plus précoces.

Si la précocité des mariages est un fait heureux pour la fécondité des familles et l'avenir de la race allemande en Algérie, la nécessité de se marier entre eux dans un village dont ils formaient presque exclusivement la population, était au contraire une condition défavorable. A ces unions entre compatriotes, les poussaient la similitude de mœurs, de langue et peut-être aussi un certain esprit de particularisme. Dans les commencements toutefois, la présence de quelques concessionnaires militaires, sous-officiers ou soldats français retraités, amena des mariages croisés, mais, conséquence inévitable, l'élément français, étant trop faible pour assimiler la masse des allemands et s'étant même dispersé, se laissa plus ou moins assimiler par eux ; car leurs enfants épousèrent des allemandes. Quelques jeunes gens étrangers au village vinrent aussi choisir des épouses parmi les jeunes filles de la Stidia ; mais la grande majorité appartenait au groupe des Alsaciens-Lorrains, de telle sorte que ces mariages ne modifièrent que fort peu cette unité ethnique. Aujourd'hui, qui s'en tiendrait aux termes et aux chiffres des statistiques officielles pourrait croire que la fusion entre les diverses races se fait rapidement ; ce serait une illusion, due le plus souvent à une interprétation défectueuse de la loi de 1889 ou à la confusion des nationalités qu'elle a entraînée ! Ces fils d'allemands ne déclinent pas la qualité de français à la majorité, ils font leur service militaire en Algérie et sont désormais portés comme français ; les jeunes filles, soit que la loi ne leur ait pas été appliquée après leur majorité, soit qu'elles n'aient pas atteint vingt ans, ont conservé leur nationalité. Quand ils se marient, il n'y a pas croisement de deux races malgré l'apparence.

En réalité et depuis cinquante ans, presque toutes les unions se sont faites à la Stidia entre allemands et allemandes, de telle sorte que les habitants de ce village ne forment plus actuellement qu'une grande famille,

dont tous les membres très unis se soutiennent entre eux. Ils considèrent la Stidia comme leur fief et la défendent résolument contre toute intrusion d'éléments étrangers. S'établit-il parmi eux un propriétaire qui n'appartient pas leur race ou plutôt à leur famille, ils le jalouent ; les fonctionnaires français ne trouvent même pas grâce à leurs yeux. Dans la lutte pour l'existence, ce particularisme exclusif, en solidarissant les intérêts de tous a été évidemment un grand avantage ; il n'est guère dangereux pour la cause française, car malgré ses effets, tôt au tard, l'assimilation se fera. Mais il l'est peut-être davantage pour l'avenir de cette race ; nul n'ignore à quels résultats conduisent des mariages entre consanguins : débilité physique des enfants, dégénérescence intellectuelle. Ce jour-là n'est pas encore venu pour la Stidia : les listes de recrutement attestent la haute taille des conscrits d'origine allemande, et ce caractère se marque d'autant mieux qu'à côté d'eux, inscrits sur ces mêmes listes se rencontrent des Espagnols, toujours beaucoup plus petits. Tandis que les Allemands conservent leur haute stature d'hommes du Nord et de germains, souvent supérieure à 1^m80, 1^m84, les Espagnols se maintiennent au-dessous de 1^m70 et descendent jusqu'à 1^m64, 1^m65. Vaines paraissent donc être pour le moment les craintes ; le seraient-elles toujours si des croisements n'avaient point lieu dans les générations qui suivront ?

Les naissances

Le nombre des naissances dans un centre aussi peu peuplé que la Stidia est nécessairement très variable d'une année à l'autre. Le tableau suivant montre l'amplitude de ces oscillations durant un demi-siècle :

Naissances de la Stidia de 1848 à 1900

ANNÉES	NAISSANCES	ANNÉES	NAISSANCES	ANNÉES	NAISSANCES
1848	30	1861	24	1882	29
1849	12	1862	26	1883	19
1850	15	1863	30	1884	23
1851	11	1864	23	1885	19
1852	18	1865	18	1886	20
1853	16	1866	30	1887	27
1854	18	1867	27	1888	16
1855	14	1868	14	1889	27
1856	30	1869	22	1890	15
1857	12	1870	17	1891	17
1858	10	1871	27	1892	31
1859	28	1872	10	1893	27
1860	30	1873	20	1894	27
		1874	32	1895	40
		1875	16	1896	38
		1876	27	1897	29
		1877	20	1898	35
		1878	24	1899	30
		1879	29	1900	24
		1880	28		
		1881	23		

Quoique l'on ne puisse pas déterminer scientifiquement les raisons de ces différences annuelles, quelques-unes se laissent deviner. La natalité dépend évidemment du nombre des mariages consommés et aussi de la situation matérielle et morale de la population. On sait que les prescriptions du Maréchal Bugeaud avaient été des plus heureuses puisqu'en multipliant les unions dans cette colonie désorganisée, elles avaient contribué à l'asseoir sur des bases plus solides, à l'implanter sur ce sol nouveau ; elles

accrurent aussi le nombre des naissances en 1848. Mais l'état économique et moral, si déplorable des années qui suivirent arrêta ce mouvement ; et de 1848 à 1855 s'écoule une période d'alanguissement, de découragement profond ; la misère est si grande qu'on ne procréé pas d'enfants, charges nouvelles pour des gens qui avaient de la peine à se suffire. Dès 1850, l'aisance vint et avec elle l'espoir d'un avenir meilleur ; aussi quelle recrudescence dans la natalité ! la situation s'améliorant chaque jour, les naissances continuaient à être nombreuses ; de 1859 à 1860, elles oscillent entre un minimum de 14 en 1808, année de disette et d'épidémies qui évoque de si douloureux souvenirs en Algérie et un maximum de 32 en 1874, année d'abondance où les Algériens, débarrassés du cauchemar de l'insurrection, se reprennent à espérer. Puis, après 1891, les naissances se multiplient, s'élèvent à 35, 38, 40, mais toujours la même raison ! On a compris dans l'Etat—Civil de la Stidia celui de Fornoka.

En somme indépendamment de ces relèvements et de ces chutes brusques, la natalité à toujours été abondante à la Stidia. Pour mieux l'apprécier, comparons-le au chiffre global de la population et rapportons-la à 1.000. Ne considérons que les périodes décennales normales : 1850, 65 ; 1866, 75 ; 1876, 83, les résultats des premières années ayant été formés par la détresse où étaient les habitants et ceux des dernières par la confusion de l'Etat-Civil de Fornoka. Or, pour ces trois décades, les moyennes obtenues atteignent pour :

1856 — 65	46.9
1866 — 75	49.4
1876 — 85	50.4

Ce sont là des moyennes fort élevées ; elles prouvent jusqu'à l'évidence que le caractère prolifique de la race allemande n'a pas diminué en Algérie, que loin de s'affaiblir avec les années sous ce climat, il est même devenu plus grand. D'après les calculs de M. Le Vasseur, les Etats allemands auraient une natalité moins forte qui depuis tendrait à diminuer ; en 1875 elle aurait été pour l'ensemble de l'empire de 40,6 ; en 1882 de 39,1 ; en 1889 de 36,5. Comme on le voit, tout l'avantage reste à la colonie allemande algérienne.

Cependant que de fois, lors de mon passage dans ce centre, ai-je entendu dire que les familles prussiennes n'avaient plus leurs dix ou douze enfants du début ! Et comment expliquer dès lors ces nombreuses naissances ! Une distinction s'impose. Les statistiques de la natalité indiquent le nombre d'enfants qui sont nés ; la voix publique parle des enfants vivants, existant encore, conservés par les parents. Peut-être ces nouveau-nés ont-ils été enlevés impitoyablement dès le bas âge ! Ce dont témoignera l'étude de la mortalité.

Peut-être aussi cette natalité paraîtra excessive à quelques démographes ; et nous pensons nous-mêmes que les moyennes ne se maintiendront pas aussi élevées ; prolifiques durant leur pauvreté, les Allemands le seront moins dans la richesse, comme les Maltais, comme les Espagnols eux-mêmes. Combien il est curieux de noter, en Algérie, cette décroissance de la natalité chez certaines races au fur et à mesure qu'elles vivent dans une plus grande aisance et qu'elles subissent de plus en plus l'influence des habitudes égoïstes de bien être. Toutefois la précocité des unions algériennes laisse espérer que malgré les épreuves de l'acclimatement, malgré leurs richesses, malgré les habitudes du milieu social, les différents groupes qui constituent le peuple algérien, entre autres les Allemands resteront des races vigoureuses et prolifiques.

La natalité soulève d'autres questions d'ordre secondaire sur lesquelles il est inutile de longuement insister.

Existe-t-il entre les naissances masculines et les naissances féminines une différence bien marquée ? Pendant la période 1881—1890, la seule sur laquelle nous possédions des renseignements, la proportion des sexes dans les naissances est de 118 garçons pour 500 filles. Quelques médecins considèrent cette supériorité de la natalité masculine comme un signe de vigueur dans la race ; mais la question est controversée... et *adhuc subjudice liest...*

Enregistre-t-on beaucoup de naissances naturelles à la Stidia ? Dans son beau livre sur la démographie figurée de l'Algérie, le docteur Ricoux affirmait, avec preuves à l'appui, que de tous les peuples européens, qui avaient fourni à l'Algérie des colonies, le peuple allemand était celui qui avait le plus de naissances naturelles. Le fait signalé était exact, mais il eut fallu en rechercher les causes autre part que dans une plus grande facilité de mœurs ! Il fallait ne pas ignorer les circonstances historiques de la création des centres allemands. La vie de camp que l'on y mena deux années durant,

le contact perpétuel de la troupe étaient bien faits pour aggraver cette tendance à la débauche si elle existait déjà ou même pour la faire naître ; depuis, chaque année, régulièrement on compta à la Stidia des enfants naturels et c'est cette illégitimité des premiers jours qui a fait attribuer à la race allemande cet avantage peu enviable. Mais lorsque les familles eurent été solidement constituées, les mœurs ont été moins dissolues et actuellement il n'y a presque plus de naissances naturelles. Quant à la mortinatalité, comme elle est en relations étroites avec l'illégitimité, cette dernière diminuant, elle a diminué elle aussi.

Enfin, s'il ne s'agissait pas de la Stidia, c'est-à-dire d'un village dont la majorité des habitants est allemande et la presque totalité métissée de sang allemand, il serait intéressant de répartir ces naissances entre chaque nationalité ; mais non seulement cette recherche n'aurait aucune utilité pratique, elle serait encore rendue plus que malaisée à cause des effets de naturalisation automatique de 1889 qui a mélangé étrangers et français.

La Mortalité

Il ne suffit pas pour qu'une race soit dite acclimatée dans un pays, qu'elle ait de nombreux enfants ; les plantes, les arbres surtout ne portent-ils pas le plus de graines et de fruits, l'année même où ils vont se sécher et périr. Il importe aussi qu'elle n'ait pas une mortalité exagérée quoiqu'anormale. Anormale, cette mortalité doit l'être fatalement puisque le milieu physique, la condition de vie matérielle et morale sont changés ; mais il ne faut pas qu'elle soit exagérée au point que les naissances ne compensent plus les décès. Avant d'établir cette comparaison nécessaire, déterminons la marche de cette mortalité à la Stidia ; relevons les résultats annuels :

Décès de la Stidia 1847-1900

ANNÉES	DÉCÈS	ANNÉES	DÉCÈS	ANNÉES	DÉCÈS	ANNÉES	DÉCÈS
1847	14	1861	14	1874	16	1898	19
1848	23	1862	18	1875	16	1899	25
1849	13	1863	15	1876	17	1900	8
1850	19	1864	10	1877	20	1891	15
1851	23	1865	9	1878	10	1892	23
1852	17	1866	19	1879	16	1893	28
1853	6	1867	22	1880	21	1894	22
1854	6	1868	22	1881	18	1895	19
1855	16	1869	8	1882	11	1896	11
1856	10	1870	11	1883	13	1897	23
1857	35	1871	15	1884	27	1898	17
1858	9	1872	16	1885	14	1899	23
1859	15	1873	14	1886	26	1900	12
1860	10			1887	11		

La simple inspection de ce tableau rassure déjà sur cette prétendue exagération de la mortalité allemande. Dans le long espace de 54 ans, une seule fois les décès ont dépassé la trentaine ; en 1857, ils ont atteint 35, mais ce n'était là que la conséquence de la forte natalité de l'année précédente, 36 naissances – 14 fois, leur nombre a été supérieur à 20. Mais ces maxima ne se produisent que pendant les premières années par suite de l'acclimatement ou de la misère profonde des colons, ou durant les

dernières avec le contingent de Fornoka. Exception doit être faite pour 1867 et 1868 où sévissent la disette et des épidémies meurtrières : pour chacune d'elles on enregistre 22 décès – mais par contre, trente trois fois la mortalité a été inférieure à 20 décès, et 6 fois les minima se sont abaissés au-dessous de 10 et même jusqu'à 8 et 6 ; ce qui est bien peu, on l'avouera, pour une population de plus de 400 habitants.

Comparée précisément à ce chiffre et rapportée à 1.000, cette mortalité serait pour les périodes normales que l'on a choisies pour la natalité :

1856-65	20,9
1866-75	35
1876-85	35,4

Nous n'avons pas pu nous procurer les moyennes de la mortalité particulières à la Prusse Rhénane, d'où, on le sait étaient originaires les Stidiens, mais nous les possédons pour quelques états allemands voisins ou pour l'Empire :

Wurtemberg	31,5
Bavière	30,6
Grand Duché de Bade	27,3
Alsace-Lorraine	26
Empire allemand	26,6

Il est permis de supposer que ceux de la Prusse Rhénane ne s'en écartaient pas sensiblement. Y a-t-il donc eu une si grande recrudescence dans les décès ? Sans doute les moyennes sont plus élevées, mais n'était-ce pas inévitable ? Et le contraire n'eût-il pas été plus surprenant ? Plus curieuse sans doute est l'augmentation que l'on a eu à constater plus tard ; or, au témoignage de Bugeaud, la nombreuse population d'enfants débarqués en même temps que les parents avait bonne mine. Ces éléments bientôt adultes, bientôt vigoureux et résistants, n'ont d'abord donné que peu de décès. Ce ne fut qu'assez tard que, la composition de la population étant devenue normale, les moyennes s'élevèrent.

Est-il interdit d'espérer leur fléchissement dans l'avenir ? Depuis 1896, la mortalité générale des Européens suit dans notre grande colonie africaine une marche régressive régulière. De cette moindre mortalité, les Allemands ne bénéficieront-ils pas comme les autres peuples ? Quels sont donc les

éléments de cette population qui sont les plus cruellement frappés ? Point n'est besoin d'étudier longuement les registres de l'Etat-civil pour se convaincre que les décès d'enfants se succèdent sur les feuilles avec une rapidité, avec une régularité désespérante. Déjà le rapprochement de ces deux maxima de la natalité en 1856 (36) et de la mortalité en 1857 (35) était plus qu'un indice ; mais lorsqu'on examine d'un peu plus près l'âge des décédés, on demeure douloureusement frappé par la quantité considérable des actes de décès d'enfants au-dessous de 15 ans. Quelques exemples éloquents : en 1851, sur 23 décès, 14 d'enfants ; en 1855 sur 16, 12 ; en 1859 sur 15, 11 ; en 1862, sur 18, 15 ; en 1866 sur 19, 19, etc... à quel âge meurent ces enfants ? Une partie dès la première année ; une autre entre deux et cinq ans, comme l'indique le tableau suivant pour la période qui s'étend de 1877 à 1881 :

Mortalité par Age 1877-1881

ANNÉES	1 ^{re} ANNÉE	1 an à 5 ans	5 à 10	10 à 20	20 à 50	50 et au-delà	Mortalité générale
1877	7	6	»	1	3	3	20
1878	4	1	1	1	2	1	10
1879	9	4	»	1	2	»	16
1880	1	7	2	2	6	3	21
1881	7	7	»	1	2	1	18
5 années	28	25	3	6	15	8	85

Tandis que les autres âges n'offrent qu'un nombre relativement restreint de décès, les deux premiers âges en ont donc toujours beaucoup. Nous sommes persuadés que si l'on poussait plus loin ces investigations, on serait amené à vérifier cette loi à laquelle nos études générales de démographie algérienne nous avait antérieurement conduit : en Algérie, les enfants meurent surtout dans la période qui coïncide avec leur dentition et suit immédiatement leur sevrage. La chaleur débilitante et énervante s'ajoute à la fièvre de poussée des dents et rend ce travail douloureux et pénible ; puis quand l'allaitement cesse, la transition avec une nourriture plus échauffante et moins facilement assimilable provoque, fréquemment des maladies d'intestins dont ces petits êtres encore faibles sont victimes. Plus qu'en Europe, plus qu'en France, les

derniers mois de la première année et les premiers de la seconde apparaissent comme un âge critique et à ce moment les mères ne sauraient prendre trop de précaution pour la nourriture de leurs enfants. Les prennent-elles ? Qui oserait l'affirmer ? Combien ignorent encore les règles de l'hygiène et de l'hygiène spéciale à l'Afrique du Nord ? Ajoutez qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y a pas encore de médecin à la Stidia, qu'il faut faire plusieurs kilomètres pour aller le chercher à Rivoli et vous jugerez de la quantité énorme de vies humaines que l'ignorance ou l'absence de soins médicaux ont laissé périr.

En même temps que la mortalité infantile, la mortalité masculine s'aggrave en Algérie. Il y a vingt-cinq ans, le Docteur Bertillon considérait cette exagération comme un des désidératas de l'acclimatement des Européens. Des deux sexes, le sexe masculin paie un tribut plus lourd à la mort que le sexe féminin. L'exemple de la Stidia justifie-t-il de pareilles appréhensions ? La question devait d'autant mieux se poser pour ce centre qu'il s'agissait d'une population du Nord chez laquelle la tempérance n'est pas la première des vertus :

Etat civil des décédés à la Stidia 1881-1887

ANNÉES	Hommes mariés	Veufs ou divorcés	Garçons	Femmes mariées	Veuves ou divorcées	Filles	Mortalité générale
1881	"	"	8	2	"	8	18
1882	1	1	5	1	2	4	14
1883	2	"	5	2	1	3	13
1884	2	2	9	2	1	11	27
1885	3	"	7	"	"	4	14
1886	2	"	12	1	"	11	26
1887	2	2	1	1	"	5	11
7 années	12	5	47	9	4	40	123

Il ne ressort, comme on le voit, de ce tableau aucune indication précise ; chaque sexe apporterait à la mort son même contingent. En conclura-t-on que l'opposition signalée n'existe pas ailleurs, en particulier dans les

viles ? Faut-il surtout nier les ravages que l'alcoolisme exerce sur les algériens, quoiqu'il s'agisse ici d'une population qui se livre parfois à la boisson ? Non, les milieux sont différents ; en réalité, la vie à la campagne, en plein air, les durs travaux de la journée neutralisent chez ces gens laborieux les funestes effets d'une intempérance passagère.

Comparaison des Naissances et des Décès

Natalité et mortalité sont donc toutes deux assez fortes à la Stidia ; mais de ces deux mouvements lequel est le plus rapide ? Comparées aux décès, les naissances ne laissent-elles pas apparaître des excédents ? A ce signe seulement, on reconnaîtra la possibilité de racclimatement de la race allemande en Algérie.

Traçons d'après les résultats annuels un double graphique. Voyez comme la ligne brisée qui représente les naissances se maintient le plus souvent au-dessus de celle qui figure les décès et comme cette dernière en reproduit les ressauts brusques. Durant des périodes décennales entières, la première se maintient au-dessus et fort au-dessus de la seconde et quand par hasard cette dernière la dépasse une année, toujours, l'année suivante, elle descend au-dessous. Deux particularités à signaler : en 1856, élévation brusque de la ligne des naissances, suivie l'année d'après par un tout aussi brusque relèvement de la ligne des décès. En 1895, ressaut aussi fort dans la natalité, mais la mortalité est restée régulière ; cette différence entre deux phénomènes semblables, à deux époques de l'histoire de la Stidia, n'a-t-elle pas sa signification ?

La comparaison serait incomplète, si elle ne faisait pas ressortir les gains moyens réalisés chaque année ; ils semblent considérables, si l'on met en parallèle les moyennes décennales des naissances et des décès, rapportées à mille :

	NATALITÉ	MORTALITÉ	BÉNÉFICES
1856 — 65...	46,9.....	29,9.....	17
1866 — 75...	49,4.....	35	14,4
1876 — 85...	50,4.....	35,4.....	15

Donc tous les ans, si la population avait été de 1,000 habitants, elle aurait gagné soit 17, soit 14,4, soit 15 individus, simplement par l'excédent des naissances sur les décès.

Ce résultat manque encore de précision ; à ces gains annuels, substituons les gains de cinquante-quatre ans ; réalisons la somme des naissances, défalquons du total ainsi obtenu la somme des décès, cette soustraction donne au profit des naissances, 354 gains : ce qui revient à dire que la population a presque doublé.

Combien était-il donc prudent de ne point se faire une opinion sur le simple examen des chiffres du dénombrement ? Dans une colonie en formation, où la population est mal assise, où elle n'est pas retenue dans un village par les liens de famille, les traditions, les accoutumances, fréquents sont les déplacements ; dans notre siècle où l'attrait irrésistible des villes draine le surplus de la population des campagnes vers les agglomérations urbaines, où l'industrie et le commerce assurent un salaire fixe à ceux que les produits toujours éventuels de la terre ne satisfont pas, les villes, augmentent de tout ce que perdent les campagnes, assurément cette dernière forme de dépeuplement s'exerce en Algérie moins qu'en France quoi qu'elle ne soit pas négligeable ; notre grande colonie africaine reste une colonie essentiellement agricole ; mais les déplacements de centre en centre sont plus répétés.

Les villages algériens anciens se dépeuplent au profit des centres de création récente, comme se dépeuplent les ruches par le départ des essaims. A ce départ, à cet essaimage, la plus grande superficie des concessions actuellement accordées et le bas prix des terres indigènes invitent les jeunes fils de colons ; là où les premiers concessionnaires ne recevaient que dix hectares, l'administration plus généreuse en accorde trente, et les familles trop à l'étroit sur leur modeste patrimoine le vendent pour aller s'établir ailleurs sur des terres encore neuves, dans les douars : le dénombrement de 1901 nous apprend entre autres choses que l'élément européen se répand de plus en plus dans les communes mixtes : là, malgré les entraves apportées aux achats de terres indigènes, le domaine utile et riche passe entre ses mains. Ainsi donc la dépopulation apparente des anciens centres cache un accroissement réel des familles ; toutes les colonies européennes augmentent rapidement en Algérie et la colonie allemande aussi bien que les autres, en dépit des prophéties des pessimistes, malgré les craintes des démographes.

Doutera-t-on encore de l'acclimatement des Allemands de la Stidia au climat algérien ? Ne reviendra-t-on pas sur l'opinion singulièrement erronée du dépérissement de cette race en Afrique ? Sans vouloir donner à nos

conclusions plus d'extension, plus de valeur qu'elles ne méritent, elles prouvent à notre avis qu'on a eu tort d'induire une loi générale de statistiques incomplètes et nécessairement mensongères. Incomplètes, ces statistiques l'étaient ; car elles ne comptaient comme allemands que ceux que n'avait pas atteint la naturalisation ; or, grâce à elle, la grande majorité des enfants dans ces colonies anciennes s'était insinuée parmi les français et était comptée comme appartenant à cette nationalité ; le reste ne se composait plus que de vieillards chez lesquels la mort accomplissait rapidement son œuvre. Nécessairement mensongères, elles l'étaient aussi ; aujourd'hui on entend par colonie allemande non plus les groupes compacts d'individus acclimatés, composés par égale part d'hommes et de femmes qu'avait de bonne heure reçus la colonie, mais un mélange inorganique de personnes âgées, de voyageurs de commerce, de touristes qui forme une population flottante, sans cesse en mouvement, composée surtout de célibataires. Comment dans un pareil milieu, les décès ne l'emporteraient-ils pas sur les naissances ? Ajoutez que cette population est disséminée dans nos grandes villes de la côte où la mortalité est plus grande que dans l'intérieur.

A la Stidia, au contraire, la composition de la population est normale, beaucoup plus aujourd'hui qu'aux premiers jours de l'établissement ; depuis 54 ans, elle vit à la campagne, s'est fixée au sol, s'est habituée au climat ; elle prospère et elle s'accroît. Soutiendra-t-on qu'elle n'est pas acclimatée ? Et ce simple fait n'infirme-t-il pas les conclusions pessimistes trop hâtives qu'on allait répétant sur les destinées de la race allemande en Afrique ? Loin de dépérir, loin de dégénérer, elle fait souche de nombreux enfants vigoureux et forts, et malgré une forte mortalité infantile elle compense ses décès par une natalité plus abondante encore.

Etat économique

Les limites du territoire de la Stidia ont souvent varié ; lors de sa création, il lui était assigné une superficie d'environ 2.000 hectares dont la délimitation sur place restait à faire : en 1869 un arrêté préfectoral, confirmé par décret, déterminait exactement ce périmètre. A 3169 hectares fut arrêtée la superficie de la Stidia, mais on lui adjoignit deux douars, le douar Ouled Snoussi et le douar El Kedadra qui ensemble s'étendaient sur 5955 hectares. Depuis cette époque la colonisation a installé un nouveau centre dans la commune, celui de Fornoka et en a prélevé le territoire, partie sur le douar d'El Kedadra, partie sur celui des Beni Yohi dans la commune de Noisy-les-Bains : 1958 hectares sur l'un, 627 sur l'autre. Enfin la moitié de la forêt de la Macta, qui relève de l'administration forestière se trouve comprise dans le périmètre de la commune. Il s'ensuit qu'il est malaisé de se faire une idée exacte de la situation économique de la Stidia, les productions culturales, le cheptel et l'étendue des terres cultivées de Fornoka n'étant pas distingués de ceux de la Stidia. Nous ne présenterons donc qu'un tableau général des ressources économiques de la commune entière ; sous cette forme, il témoignera des progrès énormes que la colonisation a faits en moins de 50 ans.

Les Cultures

Les céréales et la vigne sont les deux grandes cultures, pratiquées dans la commune.

La première le fut dès les débuts et elle resta la seule pendant bien des années ; on se rappelle qu'en 1846, l'autorité militaire avait fait ensemençer par des corvées arabes 400 ou 500 hectares mal défrichés ; depuis cette époque quels progrès accomplis pour cette culture seulement ! Ce n'est plus 400 ou 500 hectares qu'on remblave chaque année, c'est 2000 ou 3000 (2020 en 1900 – 2867 en 1899). Sur cette superficie, 1000 à 1500 sont consacrés au blé tendre qui tient toujours la première place parmi les céréales ; puis c'est l'avoine qui n'était pas cultivée au début, à laquelle aujourd'hui on consacre un millier d'hectares ; car l'expérience a montré que l'avoine, plante rustique et résistante, donne en Algérie des récoltes moins fructueuses que le blé peut-être, mais plus régulières. L'orge n'occupe qu'une centaine d'hectares, le maïs 200 et le seigle n'en a plus que 20.

Cependant les surfaces ensemençées varient beaucoup d'année en année, suivant que l'automne s'annonce comme pluvieuse ou sèche, suivant que le rendement a été plus ou moins favorable à la dernière récolte. Quand les pluies arrivent trop tard, les colons n'ont pas le temps de labourer toutes leurs terres et la superficie consacrée aux céréales, diminue. Parfois aussi, découragés par de mauvaises récoltes, les colons hésitent à confier à la terre une semence qui ne leur rapportera pas. Et ils se trompent : ainsi en 1899, les céréales n'avaient pas réussi ; on n'ensemença, l'année suivante, que les 2/3 des terres (2020 au lieu de 2867) et il arriva que, les conditions climatériques ayant été très bonnes, ceux qui avaient semé eurent de splendides moissons. Le rendement moyen fut de 12 quintaux à l'hectare pour l'orge et l'avoine, de 9 pour le blé tendre, de 7 pour le seigle et de 4,5 pour le maïs. Toutes les années ne ressemblent pas à cette année d'abondance. Somme toute, pour cette culture, la superficie qui lui est consacrée est maintenant six fois plus grande qu'au début, et, si le rendement est demeuré très variable, il semble bien qu'il s'est élevé lui

aussi et qu'il s'élèvera encore par l'amendement du sol et par des fumures plus abondantes et plus répétées.

Mais il y a une culture rivale qui durant ces dernières années s'est beaucoup étendue et a enlevé aux céréales des terres qui leur étaient affectées. En 1900 seulement, 153 hectares furent complantés en vignes ; dans 243 autres, les vignes n'avaient que deux ou trois ans. Cette culture était relativement récente. J'interrogeai un ancien du village : il me dit qu'il existait bien de la vigne dans la commune depuis une trentaine d'années, mais que jusqu'à ces derniers temps elle n'avait pas été cultivée en grand. Les mauvaises récoltes en céréales, leur rendement toujours irrégulier avait poussé les propriétaires à choisir une culture plus rémunératrice et moins aléatoire ; on plantait de la vigne à côté d'eux et le vin se vendait bien, ils plantèrent donc de la vigne. Rapidement ils constituèrent un important vignoble et ils entrevoyaient déjà de beaux revenus. Leurs vignes étaient établies moitié dans la vallée 550 h 50, moitié sur les coteaux 506 h 87, en tout 1057 h 37 ; ils faisaient 22.500 hectolitres. Mais ils arrivèrent trop tard et voilà qu'ils sont menacés de perdre leurs vignes et de ne pas vendre leur vin. Dernièrement, le service phylloxérique a signalé l'existence du terrible fléau dans le Sahel d'Arzew ; un habitant de Sainte-Léonie, localité infectée, village frère de la Stidia, me conta ses malheurs ; leurs vignes sont perdues, il veut partir ailleurs, bien loin, aller s'établir sur les hauts plateaux du côté de Tiaret, où il a entendu dire que le gouvernement accordait des concessions. La Stidia est proche d'Arzew et de Sainte-Léonie. Heureusement les marais de la Macta l'en séparent et puis les vignes, plantées dans un terrain sablonneux, craignent moins la maladie et en tout cas résistent mieux. Mais le danger est menaçant.

Et puis, pour comble de malheur, la mévente des vins est venue aggraver la situation ; il faudrait augmenter le matériel vinaire qui est insuffisant, construire des caves spacieuses ; l'argent manque. Eh bien ! Quoi qu'on puisse dire, cette crise viticole et cette menace d'invasion du phylloxéra me paraissent un bien pour l'avenir de la Stidia. Il faut avoir le courage de le dire : comme beaucoup d'autres villages algériens, ce centre délaissant de plus en plus la culture des céréales la remplaçait par celle de la vigne. Or cette substitution était dangereuse pour la France, dangereuse pour l'Algérie ; dangereuse pour la France, car cette surproduction devait créer tôt ou tard entre la métropole et sa colonie un conflit économique dont il était difficile de prévoir les conséquences ; dangereuse pour l'Algérie, car

il suffisait d'une mauvaise récolte, d'une maladie nouvelle ou même d'une simple mévente pour ruiner une colonie jeune, sans grandes réserves disponibles. En vérité cette crise est venue en son temps, à son heure pour conjurer ce danger, pour écarter cette menace et pour engager l'agriculture algérienne dans des voies meilleures.

A la Stidia, un colon intelligent, le plus grand viticulteur de la commune, appréciant très sainement la situation, en cherchait les remèdes dans l'introduction de cultures nouvelles ; il me parlait des primeurs. Ne réussiraient-elles pas ? Le sol est sablonneux, par conséquent très meuble, très aéré et facilement cultivable ; le climat est doux et humide à cause de la proximité de la mer ; peu ou pas de grêle ; seuls les vents seraient à craindre. Quant aux débouchés, Mostaganem n'est qu'à quelques lieues, et chaque semaine, un courrier régulier met ce port en communication directe avec la métropole. Ou trouver des conditions plus favorables ? La Stidia, comme tous les villages du littoral algérien me semble appelée à un bel avenir par les primeurs. Il faudrait, me dira-t-on, tenter des essais ; il en a été fait un l'année dernière à la Stidia, non pas sur des primeurs proprement dites, mais sur une des plantes qui pourraient fournir des primeurs. Jusquelà, parmi les cultures secondaires qui tiennent tant de place en France et une si petite dans la colonie, celle de la pomme de terre n'était entreprise qu'à proportion des besoins ménagers des habitants et comme culture intercalaire. On a fait des essais de culture spéciale ! Ils ont fort bien réussi ; 26 hectares furent semés, 21 par les Européens, 5 par les Indigènes ; ils ont produit 2,600 qx, soit 100 qx à l'hectare. A 10 Fr. le quintal, l'hectare rapporterait 1.000 Fr. d'où il faudrait défalquer le prix du revient soit 4,75 par quintal ou 475 Fr. à l'hectare : ce qui laisserait pour la même étendue un bénéfice de 525 francs. Je sou mets ces chiffres des statistiques officielles aux agriculteurs, leur laissant le soin d'apprécier s'ils sont majorés. Mais l'essai n'est-il pas concluant ? Les pommes de terre viendraient bien et, comme primeurs, elles rapporteraient. Pourquoi les autres plantes maraîchères ne réussiraient-elles pas ? Reconnaissons-le ; quand on parcourt les campagnes algériennes, on ne peut pas ne pas être frappé par l'uniformité des cultures : du blé, toujours du blé, de la vigne, toujours de la vigne, puis des terres en jachère et autour des villages ou plus souvent dans ces villages, quelques rares jardins. Je sais bien qu'on a été au plus pressé, qu'on a été obligé de vivre d'abord ; mais à cette première époque de

culture extensive et de monoculture doit maintenant succéder une époque de culture intensive et de plus en plus variée.

Dans un pays par exemple où les cultures les plus assurées sont les cultures arborescentes, on a négligé de planter des arbres. A peine entretient-on ceux que l'administration avait prodigués dans les rues, sur les avenues. Dans les jardins, on peut les compter, tant ils sont rares : une douzaine d'orangers, une demi-douzaine de mandariniers, trois ou quatre citronniers, quelques poloniers, des amandiers, des figuiers, des grenadiers. Les habitants prétextent qu'ils ne sauraient en planter d'autres parce qu'ils n'ont pas assez d'eau pour les arroser. Ils ne se doutent pas que, sur la première terrasse du moins, une irrigation abondante ferait périr les arbres et rendrait stériles les terres à moins qu'à grands frais, ils ne drainent le sol. Le sous-sol en effet, formé de marnes sahéliennes contient du gypse ; les eaux s'y chargent de sel et se déposeraient par évaporation, à la surface où elles remontent, en assez grande abondance pour nuire aux récoltes. Semblable phénomène se produit à Relizane où des terres naguère fertiles sont aujourd'hui devenues stériles ? Pour éviter ce danger, il suffit de ne pas irriguer trop souvent ces terrains, ce qui n'est pas à craindre à la Stidia ; il faut aussi, si l'on veut les planter d'arbres, choisir les essences qui s'accoutument facilement de cette salure.

Mais si le premier plateau est peu approprié à cette culture arborescente, par suite de la constitution géologique, le second, composé de roches pliocènes, est au contraire pour elle un terrain d'élection. Arbres forestiers, arbres fruitiers y pousseraient vigoureusement. D'ailleurs n'y existe-t-il pas des oliviers (754) que les statistiques officielles portent comme greffés ? Les autres villages se parent d'une ceinture verdoyante ; pourquoi la Stidia n'aurait-elle pas la même coquetterie ? Il est un autre arbre qui en Algérie pourrait servir d'ornement aux routes, tout en étant productif ; je veux parler du mûrier. On le laisse inutilisé. Le Génie avait propagé cet arbre : on le retrouve dans tous les centres, sur les places, le long des rues et, pour qui connaît les départements méridionaux de la France, le spectacle est triste de ces vieux arbres nouveaux, mal taillés, poussant inutilement leurs branches encore vigoureuses, et tombant à l'automne leurs feuilles délaissées sans profit pour personne. Quelle différence avec ces beaux mûriers de France que l'on oblige à produire trois récoltes annuelles, des feuilles pour nourrir les vers à soie, du bois pour brûler et du rebous pour servir d'aliment aux bestiaux pendant l'hiver. Passe encore qu'on ne songe pas aux arbres

fruitiers ; la maraude est un obstacle à leur plantation, mais est-elle une raison suffisante lorsqu'il s'agit de l'olivier et du mûrier ? L'arboriculture n'existe en Algérie que sur quelques points rares et dans les parties montagneuses ; elle devrait se répandre partout, surtout dans les plaines, et elle transformerait le pays.

Le Cheptel

Au moment où l'on désespérait de l'avenir cultural de la Stidia, l'administration avait favorisé des essais d'élevage ; on a vu comment sur le revenu de la briqueterie, des fours à chaux dont une partie des produits avait été vendue, elle avait acheté et distribué aux familles une vingtaine de bœufs ou de vaches et quelques ânes ; elle leur avait confié aussi un troupeau de moutons : Cheptel bien maigre assurément ! Un peu plus tard, poussés par la nécessité et faute de ressources pour les acquérir, les colons prussiens s'étaient ingéniés à confectionner leurs outils, à fabriquer des charrues, des herses, des chariots ! Tout cela, on le pense bien, avec un art rudimentaire. Quelle différence avec le matériel agricole et les bestiaux qu'ils possèdent aujourd'hui !

Ils n'ont pas encore, comme dans certaines grandes fermes algériennes des machines agricoles perfectionnées, mais coûteuses ! Mais ils sont pourvus de nombreuses charrues, 402 à un soc, 59 à un ou plusieurs socs ; ils ont 204 herses, 150 voitures ou tombereaux et aussi quelques tarares, des égrappoirs, etc. Bien entendu, nous ne donnons ces chiffres qu'à titre d'indication : ils ne sauraient prétendre à une véracité absolue, mais ils prouvent d'abord que les habitants de la Stidia disposent actuellement d'instruments agricoles suffisants, puis, si on les compare à ceux des années précédentes, que, malgré la crise subie par l'agriculture, leur nombre ne cesse de s'accroître ! en 1901, 27 charrues de plus qu'en 1900, 4 herses, etc.

Le matériel est donc suffisant, le matériel est en progrès : la situation se présente-t-elle sous un jour aussi favorable pour les bestiaux ? Laissons de côté les animaux de basse-cour : la statistique en enregistre un grand nombre ; mais comme sur cette matière le contrôle est difficile, le mieux est de garder une prudente réserve. Si cependant on les tient pour fidèles, la Stidia est un des villages algériens où l'élevage de la volaille, des oies, des canards, des dindons, des pintades, des lapins est le plus pratiqué : et sans doute, doit-on, selon toute justice, voir dans l'état prospère d'une industrie assez modeste la conséquence lointaine de l'heureuse initiative prise par l'administration.

Quant aux autres animaux, les Stidiens posséderaient 236 chevaux, juments, poulains ou pouliches, 61 mulets de tous âges, 5 ânes, 4 taureaux, 92 bœufs de travail, 77 vaches, quelques veaux, 400 porcs, autant de brebis, moutons ou agneaux, enfin 230 chèvres.

Sur ces chiffres si précis, nous avons demandé l'opinion d'un colon qui habite le village depuis sa fondation et en connaît toutes les richesses ; il estime que quelques-uns sont fort exagérés, en particulier ceux qui se rapportent aux chevaux et aux mulets ; au lieu de 60 juments, me dit-il, il n'y en a pas une dizaine. Il est vrai que dans ces totaux, et il faut toujours le répéter, sont compris les animaux de ferme de Fornoka, les 77 vaches, portées sur le tableau statistique, existent réellement à la Stidia ; d'ailleurs, il suffit, le soir, à la tombée de la nuit, de rester près de l'abreuvoir pour voir arriver par deux ou trois ces animaux qui font tinter leurs clochettes comme dans les villages des Alpes ou des Vosges ; on se croirait en Allemagne ou en Suisse. Rien d'exagéré non plus pour le troupeau de moutons ou de chèvres.

« *Le nombre de ces animaux, lui avons-nous demandé, a-t-il augmenté ou diminué dans ces derniers temps ? Ah ! Monsieur, nous répond-il d'une voix gutturale où l'on reconnaît l'accent allemand, autrefois nous en avons beaucoup plus. – Et pourquoi ? – Voilà : il y avait plus de pâturages ; les terres ne recevaient pas de labours tous les ans et dans les jachères les troupeaux trouvaient à brouter. Et puis, Monsieur, les communaux étaient meilleurs qu'aujourd'hui.* » Et en l'entendant me parler ainsi, je me rappelai que le matin j'étais monté sur le plateau, que j'y avais remarqué ces grandes plaques rouges où le sable nu laissait pointer la roche calcaire. Et puis ce qui m'avait frappé aussi en reportant la vue sur la vallée où se pressaient les cultures, c'était une succession ininterrompue de champs de blé verdoyants et de grands carrés presque nus où se dessinaient pourtant à des lignes noirâtres les rangées de ceps de vignes : nulle part de pâturages dans cette plaine, pas de fourrages artificiels.

Comment les troupeaux s'accroitraient-ils ? Comment l'agriculture elle-même, faute d'engrais de ferme, espérerait-elle augmenter ses rendements, à moins qu'elle ne se décide à user des engrais chimiques et des amendements ? Qui trouvera pour l'Algérie une plante fourragère, capable de résister sans irrigation aux ardeurs du soleil africain et de donner pendant les mois de printemps ou aux premières pluies d'automne plusieurs coupes abondantes aura rendu à la colonie le plus signalé des services. Bien du

bruit a été fait à une certaine époque autour du saka ; on n'en parle plus, l'essai n'a probablement pas réussi. Mais n'y aurait-il pas dans la flore algérienne, tunisienne ou marocaine des plantes déjà acclimatées qui, par une sélection judicieuse, fournirait ce fourrage tant désiré ?

Et si l'on désespère de l'obtenir par les plantes herbacées, puisque les conditions climatériques ne s'y prêtent pas, pourquoi ne pas le demander aux plantes grasses si nombreuses sur le littoral, où le climat humide favorise leur croissance et qui poussent dans les terrains même les plus maigres ! A la Stidia, ne viendraient-elles pas sur les pentes du talus, le long de ces éboulis caillouteux et marneux d'où sort la source ? Pourquoi ne pas demander cette nourriture des animaux aux arbres, aux caroubiers, aux mûriers qui se couvrent d'une superbe frondaison et de fruits bien nourris ? Tout le monde sent de nos jours que l'agriculture algérienne doit de plus en plus s'adapter au sol et au climat, au fur et à mesure qu'elle en connaît mieux les possibilités culturelles et économiques.

La Propriété et la Population

Souvent les économistes qui s'intéressent à l'avenir de l'Algérie se sont posé, sans pouvoir les résoudre, faute de renseignements précis, les questions de la propriété des terres, de leur accaparement : la superficie des terres possédées par les Européens augmente-t-elle au détriment de celle des terres indigènes ? Les terres concédées par l'Etat sont-elles restées entre les mains des premiers colons ou bien ont-elles été vendues et sont-elles aujourd'hui accaparées par quelques habiles manieurs d'argent, négociants, banquiers, usuriers ? Enfin par quelles mains est cultivée cette propriété ? Sur tous ces problèmes si graves, nous avons recueilli quelques renseignements particuliers à la Stidia.

Les craintes que l'on manifeste dans le département de Constantine sur le rachat des terres européennes par les indigènes, semblent bien vaines pour le département d'Oran. Là au contraire, s'il y a un danger à éviter, c'est plutôt l'accaparement des terres indigènes par quelques capitalistes européens ou musulmans et cette mainmise se poursuit rapidement malgré toutes les difficultés dont la loi a entouré ses transactions. S'il ne m'est pas permis ici de citer des noms, des chiffres qu'il sera facile de contrôler justifieront amplement ce que j'avance : tel habitant de la Stidia, un des plus pauvres à l'arrivée, un de ces petits bonshommes qui poussaient chaque matin leur bourriquot chargé de bois vers Mostaganem, possède actuellement 400 hectares dont les 3/4 ont été acquis aux Arabes ; tel autre, une veuve, a une propriété de 300 h. dont 200 achetés aux Arabes ; un troisième, n'habitant pas la Stidia, a ajouté à une centaine d'hectares qu'il possédait déjà 150 autres achetés aux Arabes ; un autre a créé en territoire indigène une ferme de 72 hectares. Il serait fastidieux de poursuivre l'énumération de toutes les acquisitions des Européens dans les douars ; et loin de nous la pensée, en y insistant, de critiquer ces achats ! La colonisation est comme la végétation : elle a ses lois de développement, sa force d'expansion propre ; toutes les entraves légales qu'on apporterait pour la limiter, la gêner, elle aurait vite fait de les briser ou de les tourner à son profit avec la même force, avec la même irrésistibilité que la racine de la

plante disjoint les roches les plus dures. On peut espérer seulement la diriger, la canaliser.

C'est donc un fait ; les Européens ont acheté la majeure partie des terres indigènes dont les anciens propriétaires sont devenus leurs fermiers, leurs khammès ou leurs ouvriers. Fatalement, rapidement, il se constitue en Algérie un prolétariat indigène dénué de tout. N'était-il pas d'ailleurs à prévoir que des deux populations en présence, l'une apathique, imprévoyante, se contentant de peu, l'autre énergique, économe, désireuse de posséder et de jouir, la seconde dépouillerait la première. Et le temps est proche où la plupart des Arabes de la région tellienne n'auront plus que leurs gourbis pour s'abriter et leurs bras pour travailler. Est-ce un avantage économique ? Est-ce un danger social ? Au demeurant, c'était une nécessité inéluctable.

Ajoutons que certains musulmans bien pensants, des marabouts généralement, contribuent à déposséder leurs coreligionnaires, se taillent la part du lion ; l'un d'eux à la Stidia a un peu plus de 200 hectares, il est vrai qu'on ne sait pas au juste si les terres qu'il détient n'appartenaient pas à l'Etat.

Et parmi les propriétaires européens, combien nous sommes loin de l'égalité primitive. Egalité dans la misère, me dira-t-on ; ils ne possédaient rien quand ils arrivèrent et les dix hectares que l'autorité militaire accorda à chaque chef de famille ne constituent guère une fortune. Combien nos modernes immigrants se plaindraient si on ne leur attribuait que des lots de 10 hectares ? Les modestes concessions permirent à tous de vivre, d'élever de nombreuses familles ; à quelques-uns ce fut le commencement de la fortune. Plusieurs ont vendu et sont partis ailleurs ou même sont devenus de simples ouvriers ; d'autres ont acheté et ont maintenant de véritables domaines, je n'ose dire des latifundia : un a 400 hectares, 3 en ont 300 ; 2 de 130 à 200 ; plusieurs autres en possèdent 100. Si la plus grande partie de ces terres provient des indigènes, comme nous l'avons montré, beaucoup ont été prélevées sur les concessions primitives. Est-ce l'économie ? Est-ce l'usure qui en si peu de temps a modifié complètement l'assiette de la propriété. Nous n'avons point à le chercher ici, cette investigation étant d'ailleurs fort délicate et le temps nous ayant fait défaut pour y procéder.

Malgré cette concentration de la propriété en quelques mains, il existe encore beaucoup de petits propriétaires à la Stidia ; leur nombre l'emporte

sur celui des fermiers, des métayers, des ouvriers. La dernière statistique de 1901 donne la répartition suivante de la population agricole :

Population agricole de la Stidia. — 1901

Qualité	Hommes	Femmes	Enfants au dessous de 15 ans	TOTAL
Propriétaires.	88	101	142	331
Fermiers....	15	17	23	55
Métayers....	6	5	9	20
Ouvriers....	63	76	88	227

Faut-il ajouter que grands et petits propriétaires se disent français ou naturalisés français ; ce sont les descendants des premiers concessionnaires. Six espagnols seulement ont acquis des propriétés à la Stidia. Inversement, dans le groupe des fermiers, métayers et ouvriers entrent nombre d'étrangers (26 espagnols – 25 autres étrangers).

Presque tous les propriétaires cultivent eux-mêmes leur propre terrain ou le font cultiver. La population de la Stidia est, de l'avis unanime de tous ceux qui la connaissent, laborieuse, dure à la fatigue, âpre au gain. De bonne heure dans les champs, avant l'aube, ces paysans ne quittent la pioche et la charrue que lorsque la nuit est venue ; aux premières heures du jour et aux dernières seulement, le village s'anime, les grelots tintent, les fouets claquent. Puis il paraît désert ; quelques enfants par-ci, par-là, jouent devant les portes. Par ce travail quotidien, acharné, ces hommes ont fait de la vieille misère la prospérité d'aujourd'hui ; ils se sont, selon l'expression de M. Hanotaux, empoignés, avec la terre et l'ont forcée à leur livrer d'abondantes moissons. Mais dans cette lutte n'ont-ils pas manqué d'esprit d'initiative ? N'ont-ils pas conservé avec un soin trop jaloux leurs anciennes méthodes de cultures, ces cultures elles—mêmes ? Lorsque tout se transformait autour d'eux, ne sont-ils pas restés attachés à un passé qui s'éloignait tous les jours !

Etat social

La Stidia nous a offert un exemple des plus curieux pour l'étude de l'acclimatement physique, de la résistance de la race allemande au climat algérien ; elle se présente maintenant comme une expérience intéressante de non assimilation morale, de résistance de ce même peuple au milieu social qui l'entourait.

La Stidia est restée aujourd'hui ce qu'elle avait été au début : un village allemand. Bien que l'autorité militaire ait réservé lors de la création de ce centre quelques concessions à des sous-officiers et des soldats libérés avec les meilleures maisons sur la grande route, c'est ce que nous faisait remarquer un des habitants actuels et il insistait sur cette faveur (non sans malice), bien que des lots industriels aient été concédés à des commerçants français qui firent bâtir à leurs frais, rapidement, par suite du départ précipité de ces Français, les Allemands restèrent seuls maîtres de la place ; ils s'habituerent peu à peu à la considérer comme leur chose, leur propriété. Vivant entre eux, se mariant entre eux, ils solidariserent leurs intérêts matériels, vécurent sur leurs traditions, gardèrent leur religion et leur langue.

S'étonnera-t-on en particulier de cette persistance de la langue allemande ? Elle a cependant sa raison. Quand ces colons prussiens arrivèrent en Afrique, ils n'entendaient que l'allemand ; force fut donc à l'administration quand il fut question de leur donner un instituteur et un curé, de s'adresser à un instituteur qui connut l'allemand, à un curé qui parla en allemand. Mais la mesure aurait dû être transitoire ; les lenteurs de l'administration la prolongèrent fâcheusement. On n'enseignait sans doute plus l'allemand, il y a quelques années, à la Stidia, mais on y prêchait en allemand. Et ce fut une grosse innovation quand le prône eut lieu en français ; des gens probablement malintentionnés prétendent même que cette nouveauté irrita ces catholiques d'Outre-Rhin et que les curés, parlant français depuis cette époque, n'ont pas toutes les sympathies de cette population pourtant si religieuse – si pour les offices religieux, l'allemand était en usage, dans les familles, il était seul compris et employé. Il n'y a

pas bien longtemps, dix ou douze ans au plus, un docteur visitant un malade ne pouvait se faire entendre ni du malade, ni des autres membres de la famille, maintenant encore, l'allemand reste la langue la plus usuelle, la langue courante.

D'ailleurs, comment des gens, appartenant à la même race, presque tous originaires de la même province (les environs de Trêves) jetés en même temps et dans un dénuement complet sur une terre étrangère ne se seraient pas sentis unis par la même destinée de misère et n'auraient pas conservé leurs traditions, leurs habitudes nationales, leur langue, leur religion, tout ce qu'ils comprenaient, tout ce qu'ils aimaient ? Ils devaient d'autant plus y demeurer attachés qu'ils se sentaient plus isolés, plus étrangers plus dépaysés et que de leur ancienne patrie, de leurs anciens foyers c'était tout ce qu'il leur restait. Autour d'eux, des indigènes soumis par les armes françaises, mais regrettant leur indépendance, détestant l'Européen, avec cela pillards et voleurs ; loin d'eux, l'administration française, qui, après les avoir installés, les oubliait, les ignorait.

Aussi il se développa chez eux un esprit particulariste très jaloux, très exclusif. La Stidia était leur fief ; ils le détendirent contre tous ceux qui pouvaient leur en disputer la possession. Il n'y avait de place que pour eux. Et ils firent une guerre sourde à tous les étrangers, même aux français qui passèrent de plus en plus à leurs yeux comme des intrus. Peut-être faut-il chercher là une des raisons qui poussèrent les premiers concessionnaires français à abandonner ce village : ne restèrent que ceux qui avaient contracté mariage avec des allemandes, qui étaient rentrés par cette porte dans cette communauté fermée. Loin de diminuer, ce particularisme a grandi avec le temps ; la pauvreté est obséquieuse et humble ; la richesse ou simplement l'aisance engendre l'orgueil et fortifie l'amour-propre. Fiers de leurs progrès, comptant sur leur nombreuse famille, ils se montrent plus opiniâtres dans leurs revendications égoïstes, plus jaloux de leur isolement. Dans l'histoire quotidienne de ce petit village, telle affaire de construction d'une geôle, telle autre d'établissement d'une conduite d'eau ont dévoilé cet état d'esprit, et ont donné lieu à des luttes homériques au sein du Conseil municipal. Que de doléances ne vous confie-t-on pas pour peu qu'auditeur bienveillant vous prêtiez une oreille attentive et curieuse à ces bruits ! lorsque, le soir, sur le pas de la porte de la cantine, vous voyez passer dans la sécurité de la nuit tombante hommes et bêtes revenant des champs, las d'une longue journée de labeurs, il semble que le calme de la nature doive

se communiquer aux âmes et le contraste est douloureux entre les images qui passent devant vos yeux et les paroles que vous entendez sonner à vos oreilles. Dans un milieu si divisé, les moindres vétilles prennent des proportions inusitées, les moindres froissements tournent au conflit ; toujours la lutte des çoffs – çoff allemand, çoff français – comme si cette lutte de çoff, était en Algérie un produit spontané du sol ou du climat. Les rares fonctionnaires qu'on y envoie, hésitent, ne veulent pas prendre parti ; on les y oblige, on les embrigade malgré eux et voilà leur existence troublée par des plaintes continuelles, par des lettres anonymes. Telle administration à Oran qui se doit à tout le département suffirait à peine à mener à bien les enquêtes qu'on lui réclame de la Stidia.

Mais ce particularisme a ses bornes ? Il y aurait quelque naïveté à l'estimer dangereux. Sans doute, dans une colonie française, il est déplaisant pour des citoyens français de se sentir en butte à des tracasseries sans nombre de la part d'allemands qui doivent tout à la France ; il est désagréable à des fonctionnaires de trouver une hostilité sourde chez des gens dont ils ont la charge des intérêts matériels et moraux ; mais nous croyons que ce mauvais moment passera. Ce particularisme, qui a peut-être assuré le succès de la colonisation allemande, doit disparaître, maintenant que ce succès est incontesté. Autour de la Stidia, les Français et les Espagnols peuplent les villages de Mazagran, de Rivoli, de Noisy-les-Bains, de Fornika ; tous les essaims que la colonie allemande a laissés s'envoler dans ces centres sont perdus pour elle, définitivement. Entouré par la marée française, battu par la vague espagnole, l'îlot allemand sera tôt ou tard submergé.

D'ailleurs combien les choses sont déjà changées ? L'école accomplit son œuvre. Si l'Allemand se conserve comme la langue muette dans l'intérieur des familles, le Français est compris de tous et généralement écrit. Sur les trois listes de recrutement que nous avons consultées, les jeunes gens de la Stidia, pour la plupart issus de familles allemandes, sont tous portés comme sachant lire, écrire et compter évidemment en français. Autrefois, lorsque des amis les appelaient à servir de témoins pour un acte de l'Etat-Civil, les anciens signaient leur nom en lettres allemandes ; aujourd'hui quelques-uns savent signer en français et pour ceux qui l'ignorent encore, d'aucuns en éprouvent un sentiment de honte ; ils se refusent à servir de témoins ou ne tracent plus qu'une croix à la place de leur nom. Les générations nouvelles apprennent de plus en plus de français ;

sur 31 élèves de l'école laïque des garçons, nous relevons trois noms français, 25 noms allemands, trois noms arabes. Parlant le français à l'école, plus tard à la caserne, obligés de l'employer dès qu'ils sortent de leur village, comment ne s'en serviraient-ils pas bientôt entre eux, dans les rues, dans les familles ?

Abandonneront-ils facilement leurs habitudes de vivre, leur tournure d'esprit particulière, enfin cette tendance à se solidariser, à ne former qu'un bloc contre toute intrusion de prétendus éléments étrangers ? Nous ne le croyons pas. Cette union a été leur force dans le passé, une nécessité d'existence dans la lutte pour la vie ; et dans l'avenir, elle est trop avantageuse à une minorité pour quelle ne s'y attache pas désespérément. Et puis ces traditions, ces coutumes, cette mentalité particulière, c'est le propre de l'homme, sa substance, son fond intime et secret. Pourtant l'assimilation morale des étrangers, voilà le but auquel doivent tendre de nos jours tous les efforts. La période de la conquête est close ; celle du peuplement se poursuit, moins rapidement qu'on ne le désirerait ; celle de l'assimilation s'ouvre à peine.

Jusqu'ici on a tout attendu du temps et de la contagion de l'exemple. Nous ne contestons l'efficacité ni de l'un, ni de l'autre, quoique cette politique nous paraisse singulièrement fataliste et paresseuse. Et si pour la Stidia cette contagion de l'exemple est nécessaire, si l'on juge utile aussi de combattre cette homogénéité de son peuplement, si l'on veut introduire enfin l'élément français autrement que par les fonctionnaires, il y a à proximité des terrains domaniaux suffisants pour des concessions nouvelles ; la forêt de la Macta, sans utilité pour l'administration forestière, fournirait des terres excellentes à la colonisation, à condition toutefois qu'on ne touche pas au boisement des dunes qui fixe les sables et abrite ces terres contre les vents de mer.

Mais si vous voulez avancer le moment de cette assimilation qui dans notre pensée ne doit pas et ne peut pas être une identification, développez l'instruction et l'éducation française ; à l'œuvre du soldat, à l'œuvre du colon, ajoutez de plus en plus celle de l'instituteur ; mais que votre enseignement ne se réduise pas à faire épeler des lettres françaises, à apprendre à lire ou à écrire dans notre langue, premiers pas sans doute à faire, le plus facile, celui auquel s'essaie de bonne heure l'enfant ; ne vous bornez pas à faire parler français des gens qui pensent et sentent en allemand ; mais que par un enseignement vraiment et exclusivement

national, par une plus large place faite à la morale civique, par l'intérêt qui s'attache à l'histoire de la France moderne, par le tableau sans cesse présenté de ses progrès matériels et de son rayonnement moral à travers le monde, et aussi par des conseils pratiques, par l'autorité morale de son ministère et la dignité de sa vie, l'éducateur saisisse l'âme et le cœur de l'enfant d'une prise si forte que l'empreinte se grave ineffaçable. Abandonnez de grâce des méthodes illogiques, un plan d'enseignement qui n'est qu'un anachronisme dans un pays s'ouvrant à peine à la vie nationale et qui n'apparaît à la réflexion que comme une fausse fenêtre, placée de l'autre côté de la Méditerranée pour la symétrie avec la Métropole. Le but à atteindre ne consiste pas ici à développer des intérêts ou des idées que l'enfant a hérités de ses ancêtres ; la difficulté se complique et s'aggrave de la nécessité de les faire naître en ces âmes souvent rebelles et d'y déraciner d'autres tendances vivaces.

Agissez surtout sur l'esprit des petites filles, qui, devenues femmes plus tard, sont les gardiennes des traditions familiales et les transmettent aux enfants qui naissent d'elles ! L'homme vit au dehors et a une influence moins directe sur ses fils et surtout sur ses filles ; donnez à ce sexe un enseignement pratique sur les mille petits détails de la tenue de la maison, de la propreté, de l'hygiène, pour que plus tard hommes et enfants prennent plaisir à rester dans la demeure qu'elles dirigeront ; éveillez aussi en elles les sentiments de délicatesse, de douceur, de tendresse si naturels au cœur de la femme française ; en vérité, qui saura transformer en Algérie l'Allemande, l'Italienne, l'Espagnole, aura résolu le problème de l'assimilation des races étrangères.

V. Démontés.
Alger, le 4 Mai 1902.